

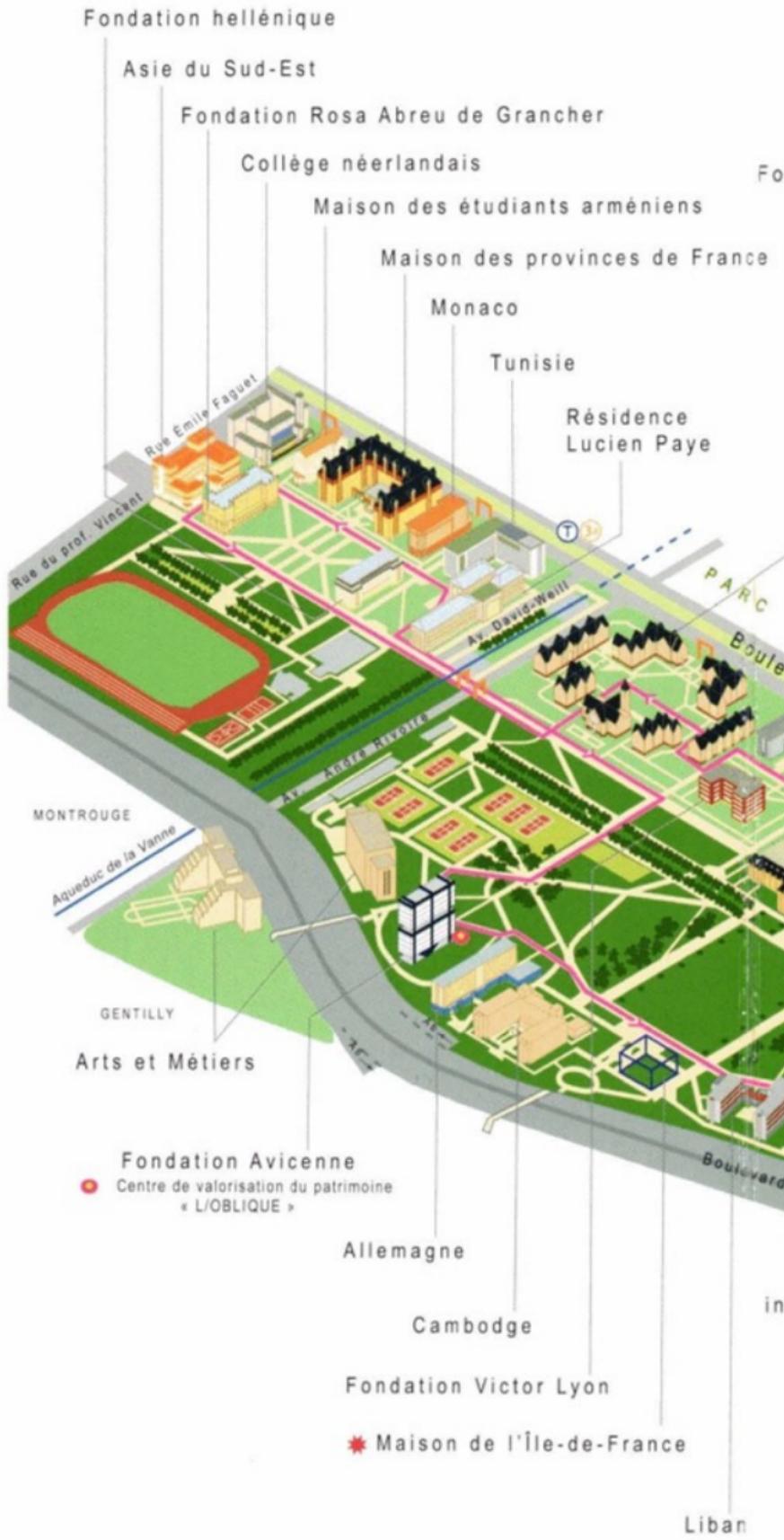
PARCOURS DU PATRIMOINE

Région Île-de-France

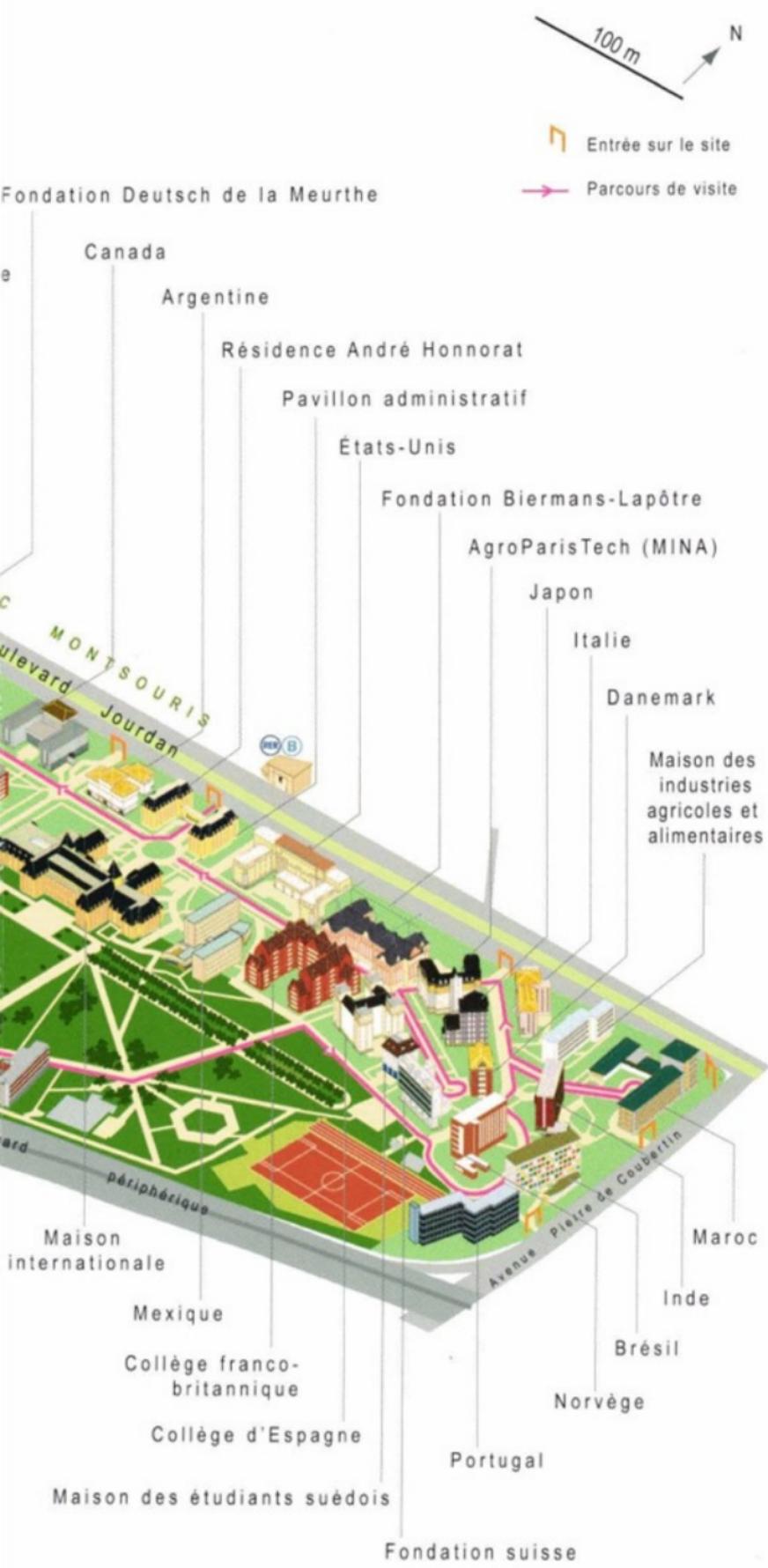
# La Cité internationale universitaire de Paris



# LA CITÉ INTERNATIONALE



# É UNIVERSITAIRE DE PARIS



Ce Parcours du patrimoine a été réalisé  
par la Région Île-de-France, en partenariat avec  
la Cité internationale universitaire de Paris.

**Auteur** : Brigitte Blanc

**Photographe** : Philippe Ayrault

**Cartographe** : Sharareh Rezai Amin

**Relecture et coordination éditoriale** :  
Arlette Auduc

Cette publication rend compte de l'inventaire en cours  
du patrimoine de la Cité internationale universitaire  
de Paris par la Région Île-de-France  
(service Patrimoines et Inventaire), sous la direction  
d'Arlette Auduc, conservatrice en chef du Patrimoine,  
dans le cadre d'une convention de partenariat avec la CIUP.

**Photographie de couverture**

La Maison internationale et la cour d'honneur.

# Introduction



Créée au lendemain de la Première Guerre mondiale, la Cité internationale universitaire de Paris est une institution de caractère original, formée d'un ensemble de « maisons » ayant chacune leur personnalité et leur architecture singulière, reflet de leur pays d'origine. À la différence des créations contemporaines de Madrid, Oslo ou Athènes, elle ne comprend aucun espace d'enseignement, mais seulement des résidences, étrangères et françaises, dotées d'équipements exceptionnels offrant aux étudiants la possibilité de vivre ensemble dans un cadre qui leur rappelle leurs cultures respectives. Principal pôle d'accueil en Île-de-France des étudiants et des chercheurs, elle héberge aujourd'hui près de 6 000 résidents de 130 nationalités dans un parc immobilier qui illustre un demi-siècle de création architecturale et urbaine.

*La galerie d'inspiration historicisante qui marque l'entrée de la Cité.*

# L'histoire



## Une « école des relations humaines pour la paix »

La Cité doit son existence à l'imagination créatrice d'André Honnorat, ministre de l'Instruction publique en 1920, et de quelques personnalités d'exception, intellectuels et mécènes, qui voient dans la création d'un foyer international une œuvre de rapprochement au service de la paix. L'impact de la Grande Guerre et son terrible bilan humain ont suscité un sursaut humaniste et pacifiste à l'origine de la Société des Nations. Contemporaine de l'organisation de Genève, la Cité universitaire est issue du même optimisme réformateur : ses fondateurs souhaitent réaliser une « société des étudiants de toutes les nations », un lieu d'éducation et de rencontre des futures élites internationales. Par le travail et la vie en commun, celles-ci apprendront à se connaître et noueront des amitiés durables afin, de retour dans leurs pays, de se faire les apôtres « de la solidarité humaine, du rapprochement des peuples et de la paix universelle ».

À cet idéal politique s'ajoutent des exigences sociales et culturelles, qui mettent à l'ordre du jour la question du logement étudiant.

Le renchérissement de la vie consécutif à la guerre affecte tout particulièrement la jeunesse des classes moyennes et lui rend difficile l'accès à l'enseignement supérieur : en 1921, l'Académie de Paris ne compte plus que 7 000 étudiants français, la moitié de ses effectifs d'avant-guerre. La crise du logement qui sévit fortement à Paris oblige nombre d'entre eux à se contenter de mansardes exiguës et d'hôtels sans confort. Pour attirer l'élite des étudiants étrangers, à l'origine du rayonnement de la capitale, l'Université doit leur offrir des logements décents.

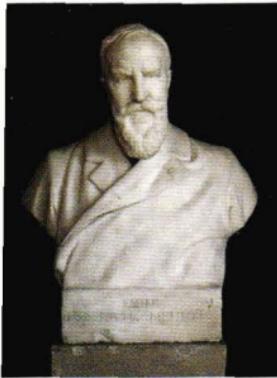
CI-CONTRE  
*Une chambre d'étudiante à la Fondation des États-Unis, vers 1935.*

*Paul Appell (1855-1930), célèbre mathématicien et pacifiste engagé, cofondateur avec Léon Bourgeois de l'Association française pour la SDN, est recteur de l'Université de Paris de 1920 à 1925.*

*André Honnorat (1868-1950), député puis sénateur des Basses-Alpes de 1910 à 1940, et brièvement ministre de l'Instruction publique (1920-1921), œuvre au développement des échanges culturels entre nations, seuls capables, selon lui, d'éviter de nouveaux conflits. Fondateur et premier président de la Cité internationale, il joue un rôle actif dans la vie politique française jusqu'à la période de l'Occupation.*



## La Fondation Deutsch de la Meurthe, «cellule mère» de la Cité universitaire

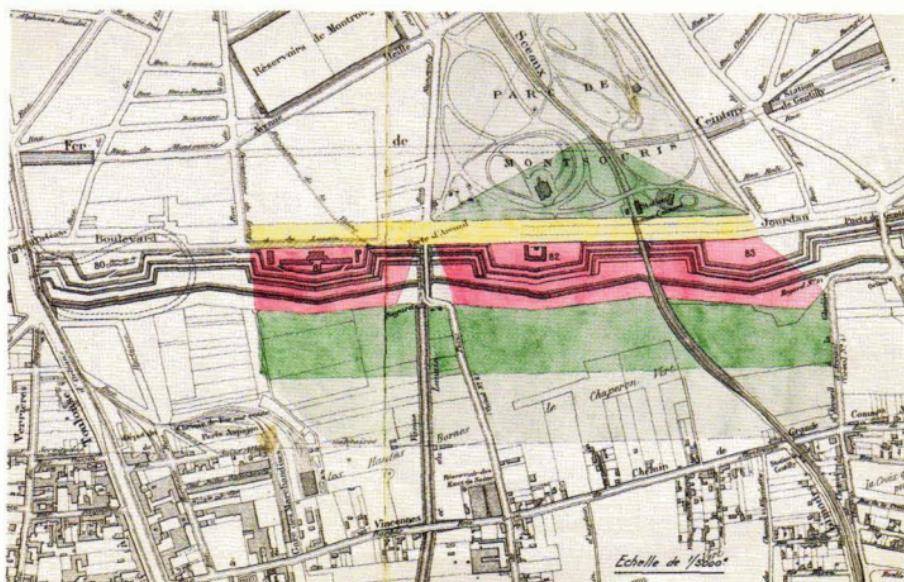


*Buste en marbre blanc d'Émile Deutsch de la Meurthe (1847-1924). Cet industriel d'origine alsacienne est à la tête de la société des Pétroles Jupiter. Il met sa fortune au service de nombreuses œuvres philanthropiques, notamment en coopération avec les milieux américains.*

*L'enceinte fortifiée et l'emprise de la Cité universitaire sur les bastions 81, 82, 83 et les terrains de «zone» adjacents, 1921. Le rempart proprement dit, réservé aux constructions, est large de 110 mètres; le terrain zonier s'étend sur une profondeur d'environ 240 mètres.*

L'idée d'une cité universitaire prend corps en mai 1920, lorsqu'un industriel philanthrope, Émile Deutsch de la Meurthe, expose au recteur Paul Appell son intention de construire deux «hameaux-jardins» pour offrir à 350 étudiants de condition modeste des «logements salubres et aérés encadrés de verdure». Le recteur, qui se préoccupe activement des conditions matérielles de la vie étudiante, alerte aussitôt son ministre chargé de l'Instruction publique, André Honnorat. Lors des débats à la Chambre sur le déclassement de l'enceinte fortifiée de Paris en 1919, celui-ci, alors député des Basses-Alpes, a demandé la cession de terrains à l'Université pour l'extension de ses locaux et la construction de «maisons d'étudiants». Le projet d'Émile Deutsch de la Meurthe remporte donc son adhésion enthousiaste, et fort des sollicitations analogues émanant du Canada, de Suède et d'Angleterre, il envisage aussitôt le plus vaste dessein d'une véritable cité pouvant abriter 2 000 ou 3 000 jeunes gens : la fondation de l'industriel serait la première d'un ensemble implanté sur le même site, pensé comme une sorte de cité-jardin «reconstituant autour de l'Université de Paris les collèges des nations» qui accueillaient au Moyen Âge des étudiants de toute l'Europe, et véhiculant un idéal de paix et de compréhension mutuelle.

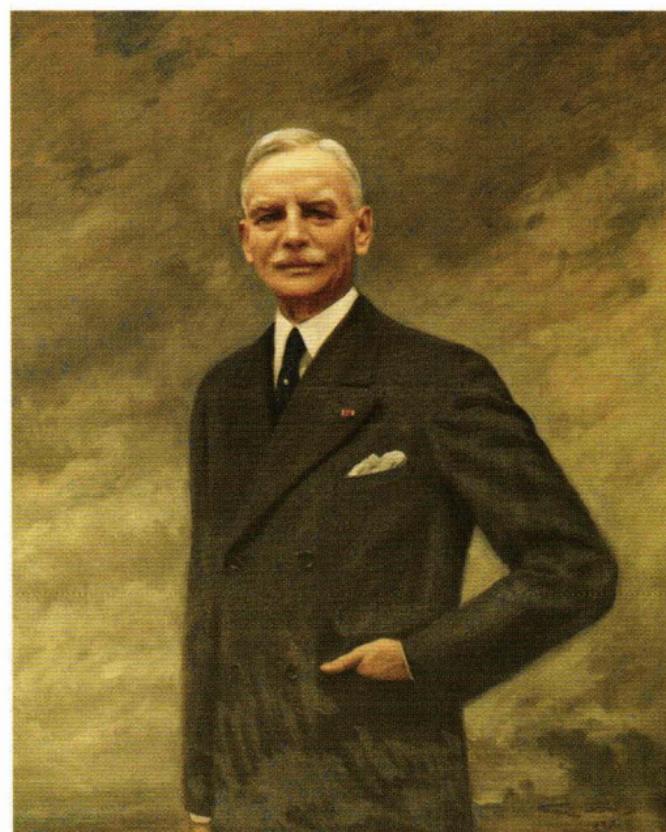
Le terrain est trouvé au sud de Paris sur la ceinture des fortifications édifiées en 1841 et acquises par la Ville en 1912 pour une ultime extension. La loi du 19 avril 1919 vient en effet de prévoir le lotissement de l'emprise du rempart



et l'expropriation de la « zone » appelée à accueillir une ceinture d'espaces verts. Après de longues et tortueuses négociations, le conseil municipal approuve la convention créant le 7 juin 1921 la Cité universitaire, face au parc Montsouris, sur l'emplacement des bastions 81, 82 et 83, entre la rue de la Tombe-Issoire et la porte de Gentilly : les 9 hectares des trois bastions sont rachetés par l'État à la Ville puis cédés gratuitement à l'Université ; celle-ci louera également 18 hectares de « zone » à la Ville, qui les aménagera en parc avant la fin de l'année 1924. Enfin, 1,5 hectare du bastion 82 sera affecté à la Fondation Deutsch de la Meurthe.

## Le domaine s'agrandit

Lucien Bechmann, architecte de la Fondation, est chargé de dresser le plan d'ensemble de la Cité. En marge de l'espace réservé au parc, les emprises des futurs bâtiments s'alignent sur deux rangs séparés par une allée centrale parallèle au boulevard Jourdan. La Ville de Paris a imposé la densité minimale de 400 étudiants à l'hectare, condition requise pour « utiliser raisonnablement les terrains et les fonds de l'État ». Suivant l'exemple donné par Émile Deutsch de la Meurthe, dont la fondation est inaugurée le 9 juillet 1925, celles du Canada, de la Belgique,



*Portrait de Joseph-Marcelin Wilson, fondateur de la Maison des étudiants canadiens, par Georges Scott, 1937. Homme d'affaires et sénateur québécois, J.-M. Wilson offre en 1924 les trois quarts des fonds nécessaires à la construction d'un pavillon de 50 chambres.*



*Lucien Bechmann (1880-1968), architecte de la Fondation Deutsch de la Meurthe. Associé depuis l'origine à la création de la Cité universitaire, il en assure pendant trente ans les fonctions d'architecte-conseil (1923-1953).*

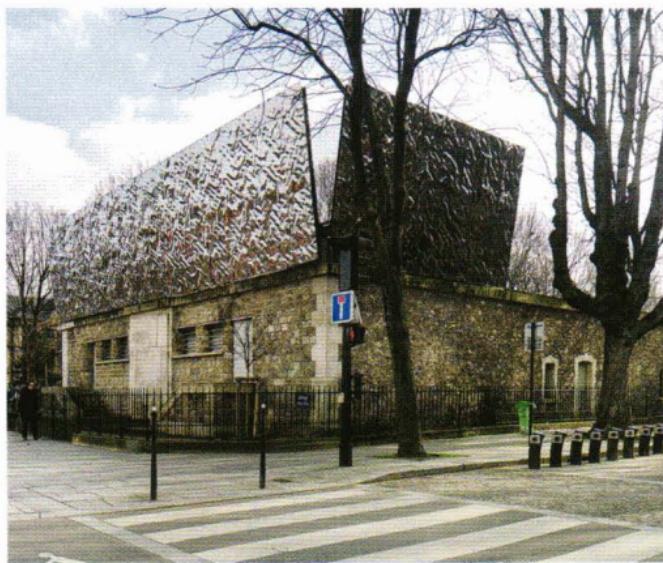
de l'Argentine, de l'Institut national agronomique et du Japon surgissent en quelques années ; dès le début de 1927, la moitié du domaine est lotie. Pour loger davantage d'étudiants, la hauteur des bâtiments, d'abord limitée à trois ou quatre étages, est portée à six, puis à dix, malgré les efforts répétés de Lucien Bechmann « pour maintenir le caractère d'habitations privées ». Face au risque d'une rapide saturation des terrains, la Fondation nationale – mandatée par l'Université pour gérer la Cité – s'occupe activement d'étendre le domaine initial : en 1927, il s'agrandit à l'est de 1,31 hectare sur l'ancien bastion 84 (donation David-Weill) ; en 1928, au sud, 4,5 hectares sont expropriés entre la « zone » et la rue de Montrouge, sur le territoire de Gentilly (puis de Paris en 1941) ; au nord, en 1930, par-delà le boulevard Jourdan, les terrains du dépôt de la Remonte (plus de 4 hectares) sont affectés à la Cité, portant ainsi la surface totale du domaine à près de 40 hectares.

## Une œuvre d'urbanisme

Conformément à la convention de 1921, la Ville établit un réseau viaire desservant la Cité. Ces aménagements s'opèrent en coordination avec l'ouverture des divers bâtiments, au fur et à mesure de leur construction. Percé dès 1926, l'axe central de 20 mètres de largeur, parallèle au boulevard Jourdan, prend son origine à la Fondation Deutsch de la Meurthe et se termine en oblique à l'extrémité est du terrain ; trois traverses le relient au boulevard extérieur (élargi à 16,50 mètres lors de l'arasement des fortifications,

*Travaux de surélévation du boulevard Jourdan. À droite, l'ancienne gare de Sceaux-Ceinture et la buvette, 1930.*





*La tête du siphon de l'aqueduc de la Vanne, sur le boulevard Jourdan, surmontée depuis 2006 d'un «diadème» de plaques d'inox martelé, œuvre du plasticien Claude Lévêque.*

puis à 22 mètres après 1934). Destinées à une circulation uniquement locale, la plupart des voies présentent l'aspect d'allées de jardin, bordées de trottoirs plantés d'essences « que l'on ne rencontre pas habituellement dans les rues de Paris ».

À l'ouest, l'aqueduc de la Vanne, du Loing et du Lunain interrompt la continuité du domaine dans sa section d'Arcueil au réservoir de Montsouris. Son détournement suite à l'élargissement de la porte d'Arcueil libère 2 500 mètres carrés supplémentaires.

Aux termes d'un accord survenu en 1924, la ligne de Sceaux traversera la « zone » en souterrain pour éviter le morcellement du parc : le trafic emprunte un tunnel dès le 15 mai 1931, après la suppression des passages à niveau du boulevard Jourdan et de Gentilly. Les travaux ont également nécessité la reconstruction de la gare de « Sceaux-Ceinture », désormais appelée « Cité universitaire ».



*La gare de la Cité universitaire (aujourd'hui RER B). C'est un simple cube de style Art déco, édifié en 1933 par l'architecte Louis Brachet, soucieux de rester modeste face aux « palais des nations » tout proches sans se départir toutefois d'un certain caractère monumental.*

CI-CONTRE

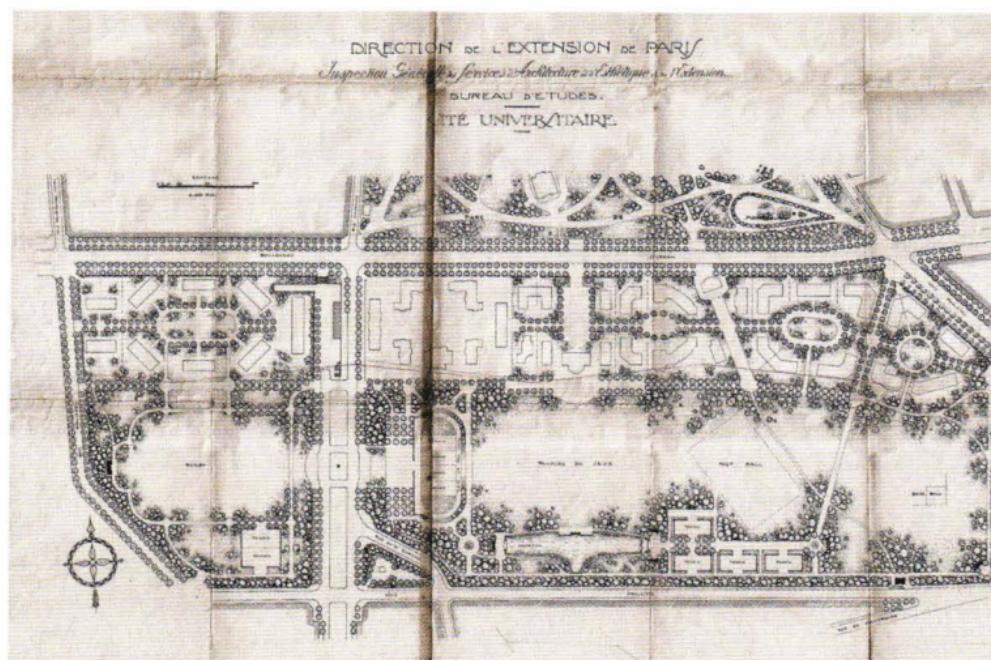
*Plan d'aménagement du parc dressé par Léon Azéma en 1933 et mis en œuvre dès 1935. De chaque côté du terrain de football central, deux des cinq compartiments délimités par des allées diagonales comportent des équipements sportifs (tennis, basket) ; à l'extrémité est, le stade d'athlétisme est précédé d'un théâtre de verdure hexagonal.*

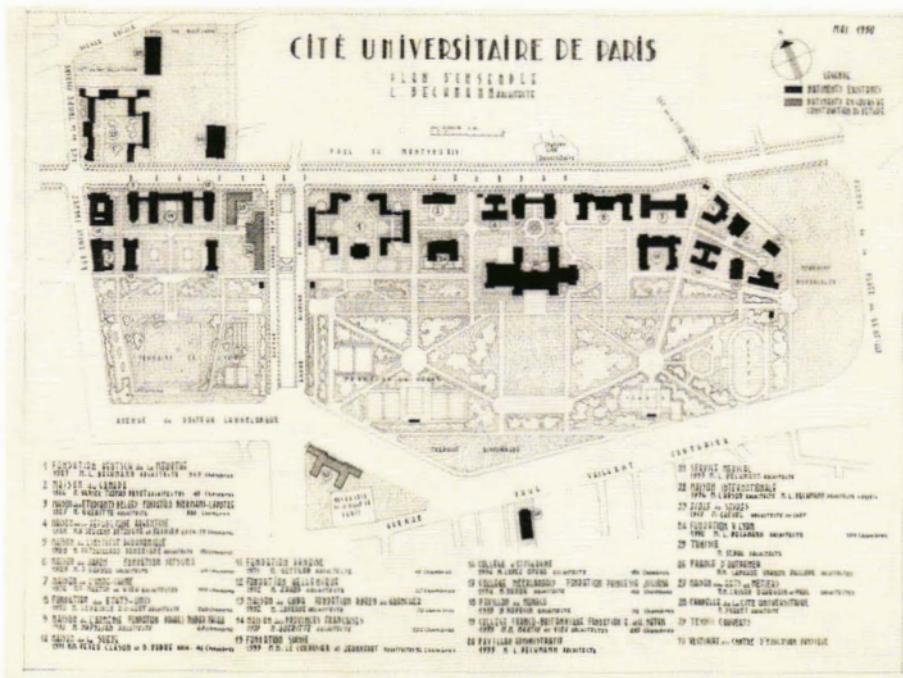
*Projet d'aménagement du parc attribué à Jean-Claude Nicolas Forestier, 1922. Il conserve le parti général irrégulier choisi par le paysagiste dès ses premiers projets. Au nord d'un bassin de natation en forme de plan d'eau, des pelouses libres (pour la pratique du football, du base-ball et d'autres jeux) occupent tout le centre du parc, répondant à la double fonction de terrain de sport et d'espace d'agrément.*

## Un parc de sport et de loisir

Les premières réalisations de la Cité, situées sur la bande des fortifications, cohabitent avec les baraquements de la zone qui abritent 314 familles, groupant 860 personnes. La Ville de Paris a, dès 1922, entrepris l'expropriation de ces terrains qu'elle doit aménager en parc d'ici fin 1924, mais les difficultés rencontrées dans l'application de la loi du 19 avril 1919 l'ont obligée à interrompre les procédures engagées : les « zoniers » refusent de partir et réclament à des titres divers des indemnités d'éviction et de relogement. Après le vote de la loi du 10 avril 1930 qui leur donne satisfaction, les expulsions peuvent reprendre, à partir des terrains destinés au futur Cercle international – remis à la Cité en octobre 1931 –, mais les derniers occupants ne sont évincés qu'en 1934. Élément de la « ceinture verte » réclamée par les hygiénistes, le parc doit combiner de façon harmonieuse espaces de promenade et terrains de sport procurant les bienfaits de l'exercice en plein air.

Dès 1921, sa réalisation a été confiée à Jean-Claude Nicolas Forestier, conservateur du secteur ouest des promenades de Paris, qui jusqu'en 1929 livre cinq projets successifs. Les premiers, d'inspiration paysagère, dissimulent les espaces de jeux dans le tracé irrégulier d'un « seul grand parc », tandis qu'en 1924, une séparation s'instaure entre le jardin d'agrément, placé face aux bastions 81 et 82, et le stade d'athlétisme prévu pour le Paris-Université-Club, rejeté à l'est. Cette logique distinctive s'accentue après le voyage d'étude entrepris aux États-Unis par une délégation de

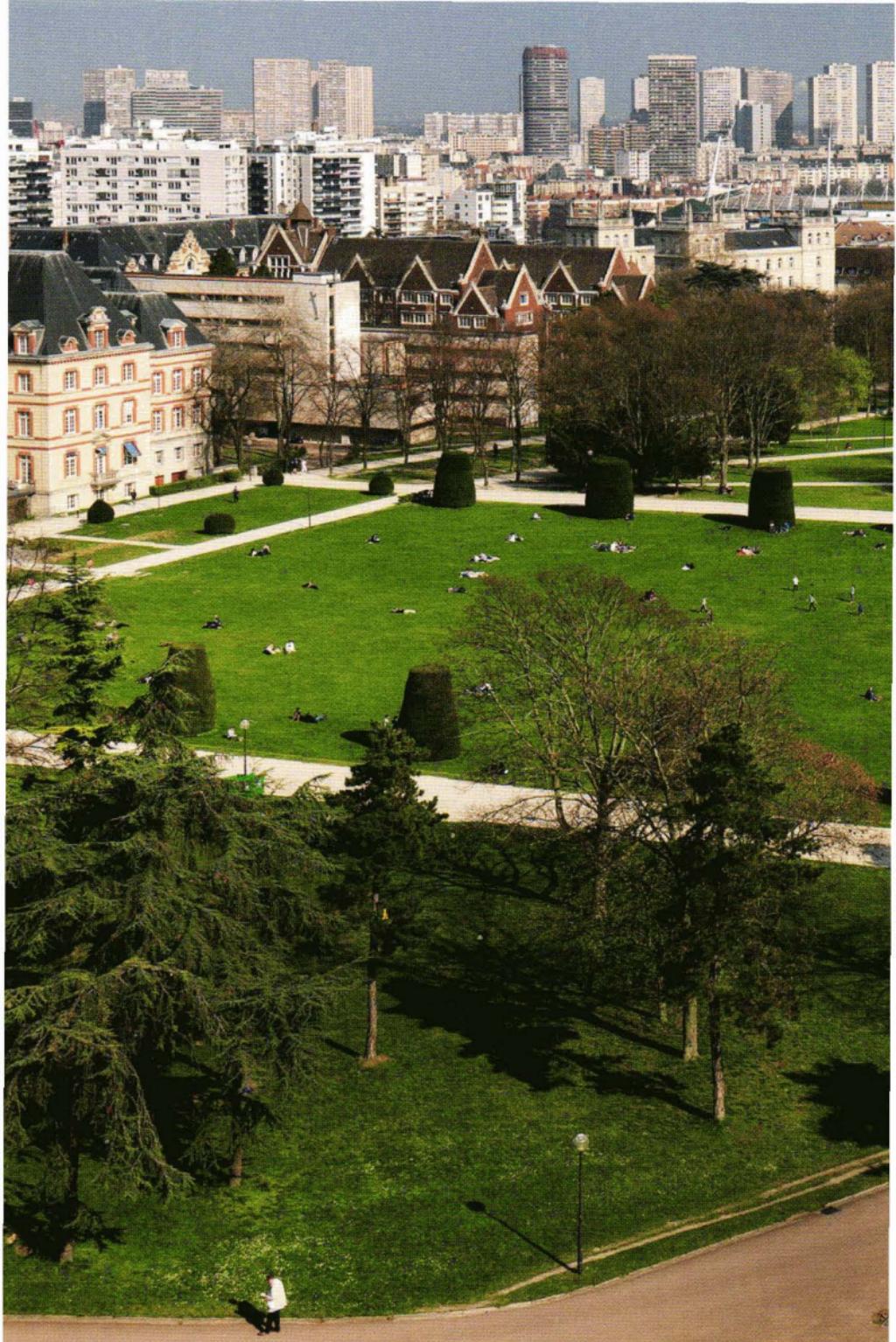




la Fondation nationale : le parc projeté en 1929, compartimenté en espaces distincts, trahit l'influence des campus contemporains, tels que ceux de Stanford ou de Berkeley, à la composition régulière de style Beaux-Arts ; l'importance donnée aux sports d'athlétisme dérive également du modèle américain du « gymnasium ». À la mort de Forestier en 1930, Léon Azéma, son successeur, architecte des promenades et des expositions de la Ville de Paris, renforce cette conception et dessine selon une trame « régulière » un double réseau d'allées droites articulées par des ronds-points, de part et d'autre d'un « grand tapis vert », à usage de terrain de football, dans l'axe de la future

*Espace intermédiaire entre la frange bâtie au nord de la Cité et le parc, cette grande promenade constituée de plates-bandes et bordée d'allées plantées d'une double rangée d'arbres traverse le site d'est en ouest.*





*La grande pelouse dans l'axe de la Maison internationale. Elle est encadrée d'espaces boisés dont les essences végétales proviennent de toutes les parties du monde (cèdre du Liban, pin blanc provenant du temple du Ciel à Pékin, érable de Cappadoce, tulipier de Virginie...).*

Maison internationale; les équipements sportifs, à la charge de la Fondation nationale (pistes d'athlétisme, terrains de tennis et de basket, aires de lancer et de saut...), réduits en nombre pour abaisser les coûts d'entretien, sont placés aux extrémités est et ouest ainsi qu'au sud du parc.

Le plan définitivement arrêté, les travaux commencent par l'îlot ouest compris entre l'aqueduc de la Vanne et la rue Émile Faguet, désormais libre de toute occupation. Ils se poursuivent à partir d'avril 1935 dans la partie est du parc et se terminent en septembre 1938.



Le stade ouest.



## Une cité internationale

Avec la livraison complète du parc s'achève «l'ère constructive» de la Cité, désormais pourvue de tous ses services : à l'instar des *Student Unions* des universités américaines, la Maison internationale, inaugurée en novembre 1936, offre aux hôtes des diverses «maisons» un foyer de vie commune, conforme au projet conçu par ses pères fondateurs. Lieu de rencontre et centre culturel, elle abrite aussi les services nécessaires à l'administration de la Cité. Le nombre des résidents s'élève alors à 2 400, représentant 52 pays. Malgré la crise économique, les donations, faites par des particuliers, des comités ou des États, se sont succédé à un rythme soutenu, permettant l'ouverture de 19 maisons en moins



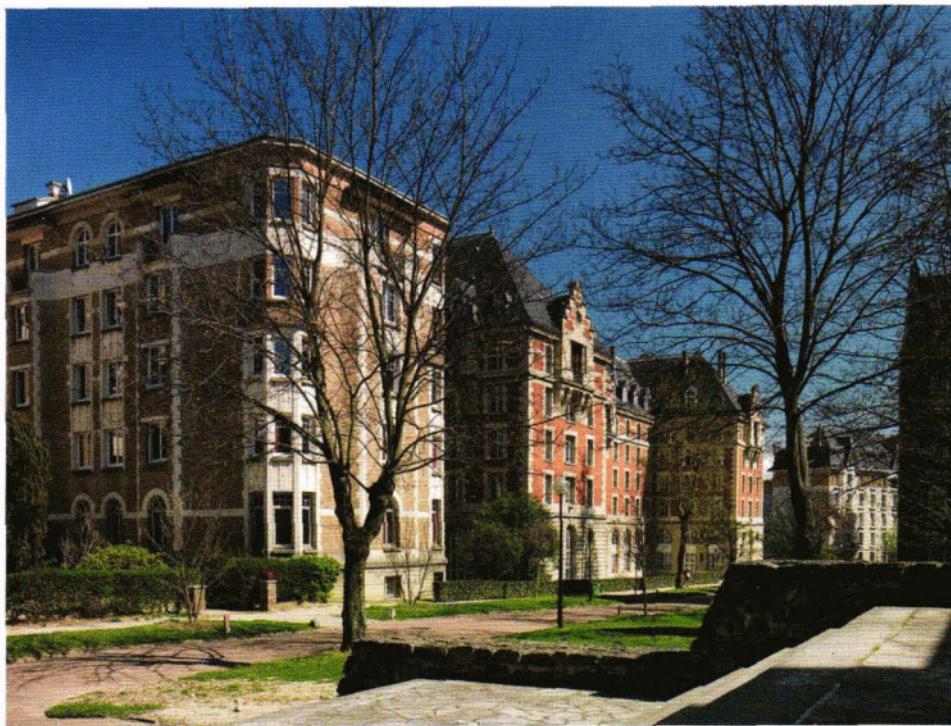
*Maison internationale, la piscine : elle occupe tout le soubassement du corps principal, sur trois niveaux. Le bassin, de 25 mètres sur 11 mètres, est couvert d'une voûte de berceaux transversaux surbaissés, déterminant autant de sources d'éclairage. Un parement en pierre blonde simule un lambris conférant une certaine chaleur au lieu. Une grille en fer forgé aux motifs stylisés décore la galerie qui surplombe le bassin dans toute sa longueur.*

de quinze ans. Propriété de l'Université de Paris qui a mis à leur disposition un terrain, elles sont soit autonomes et gérées par un conseil d'administration qui leur est propre, soit rattachées à la Fondation nationale. Toutes accueillent des étudiants de plusieurs nationalités afin de faciliter un brassage propice aux échanges. Construites le plus souvent dans une évocation modernisée des architectures nationales et régionales traditionnelles, avec quelques fleurons de l'avant-garde du XX<sup>e</sup> siècle, elles donnent à ce nouveau quartier parisien l'aspect cosmopolite d'une exposition internationale permanente, où se créent des « rapprochements symboliques, à eux seuls révélateurs du but de la Cité ».

**DOUBLE PAGE SUIVANTE**  
*Maison internationale, le salon Honnorat : le plafond est décoré de 64 caissons portant les blasons des plus anciennes universités françaises et étrangères. Les murs sont recouverts de grands lambris de chêne clair.*







## Après les «fortifs», le «périph»!

*Le long de l'avenue Rockefeller, les Fondations des États-Unis, de la Belgique, de l'Angleterre et de la France constituent une galerie des formes architecturales des années 1930.*

La Seconde Guerre mondiale marque l'échec incontestable des idéaux pacifistes qui inspirèrent le projet de la Cité. Occupés par l'armée allemande pour servir de cantonnement, puis réquisitionnés par les services éducatifs de l'armée américaine, les locaux, endommagés et pillés, sont rendus à leur vocation en octobre 1946. Leur remise en état est pendant trois ans la préoccupation principale de la Fondation nationale. Sous l'impulsion de Raoul Dautry, qui succède à André Honnorat à la présidence de la Cité en février 1948, celle-ci connaît très vite un nouvel essor : avec le concours de gouvernements étrangers, plus que de mécènes, moins nombreux, douze nouvelles fondations sont créées dans les années 1950, et cinq autres dans les années 1960, portant la capacité d'hébergement de la Cité à 5 500 lits. La plupart occupent de nouvelles emprises situées à l'est et au sud du parc : la viabilisation de l'îlot « David-Weill », agrandi de son terrain zonier, complète l'aménagement du domaine, désormais d'un seul tenant de l'avenue de la porte de Gentilly à l'aqueduc de la Vanne. À la fin des années 1950, la réalisation du boulevard périphérique (de 60 mètres de largeur) modifie totalement la physionomie du site, en prélevant une bande de 40 mètres sur toute sa longueur : la réduction de surface, 2 hectares de terrains à bâtir, est aggravée par la dislocation du



domaine et la nécessité de supprimer, ou de réaménager, certains équipements sportifs. Pour atténuer le préjudice, deux passerelles sont implantées à la hauteur des pavillons des Arts et Métiers et du Cambodge, et environ 2 hectares des terrains du Chaperon Vert, à Gentilly, sont affectés à la Cité pour l'installation de plateaux sportifs. Faute de réserve foncière – l'École normale supérieure de Sèvres et l'Hôpital universitaire occupent désormais le site du dépôt de la Remonte –, la Cité internationale universitaire de Paris, ainsi dénommée en 1963, n'a plus la possibilité d'accroître sa capacité après l'édification de la Maison de l'Iran en 1969.

*Le parc ménage des confrontations stylistiques : l'architecture des années 1950 de la Maison du Mexique côtoie celle des années 1930 de la Maison internationale.*



*Le boulevard périphérique en cours de construction, à la hauteur des Maisons des Arts et Métiers et du Cambodge, 1958.*



*La passerelle des Arts et Métiers rétablit les communications de part et d'autre du boulevard périphérique.*

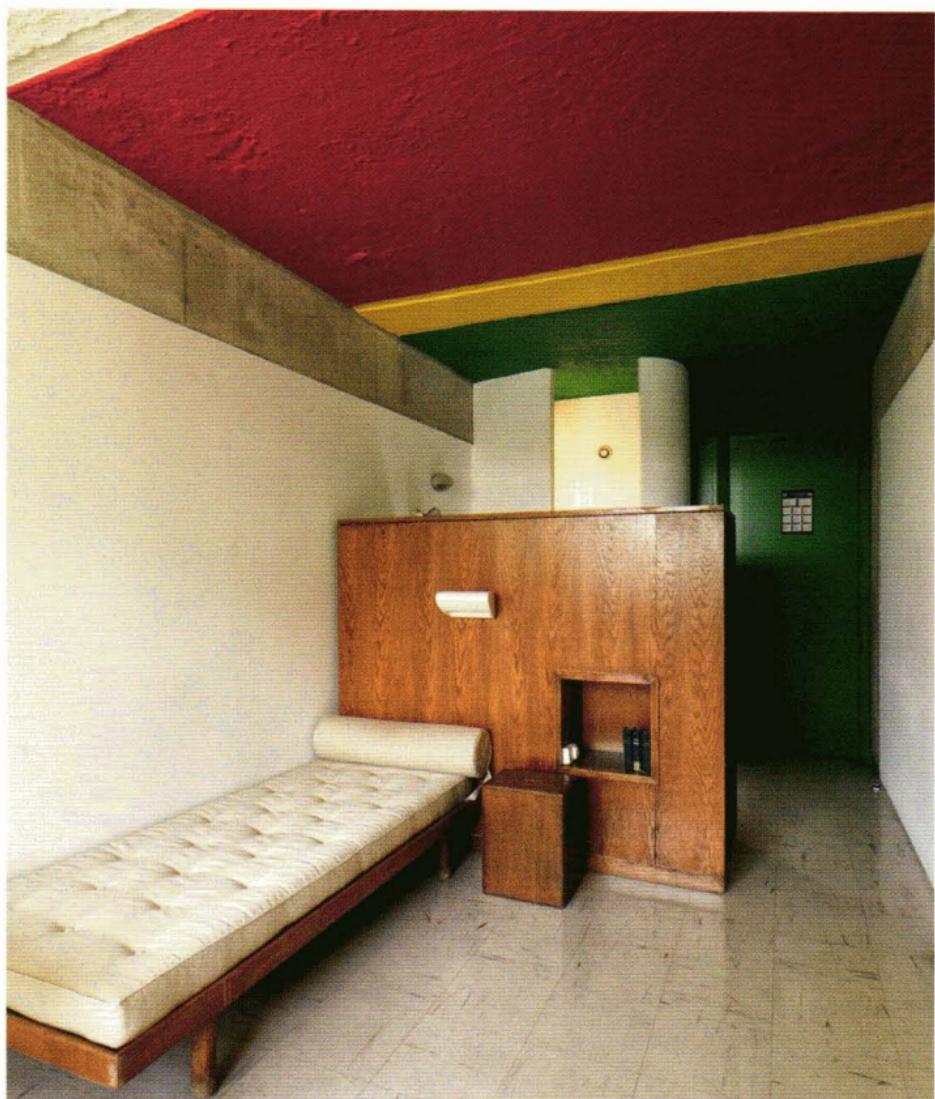
*CI-CONTRE, EN HAUT*  
*Lors des travaux de réhabilitation de la Maison du Brésil, une chambre historique avec son mobilier d'origine signé Charlotte Perriand a été reconstituée.*

*CI-CONTRE, EN BAS*  
*Maison de la Tunisie, rénovée en 2010 par l'architecte Karim Berrached : une chambre avec terrasse (5<sup>e</sup> étage). Le miroir et la bibliothèque s'inspirent du mobilier original, signé Charlotte Perriand et Jean Prouvé.*

## **Une troisième phase de développement**

Soucieuse de pérenniser son exceptionnel ensemble architectural, la Cité internationale engage en 1998 un ambitieux programme de rénovation, qui concilie les enjeux du patrimoine, de l'urbanisme et de l'architecture. La réhabilitation complète des pavillons les plus vétustes allie respect des dispositions d'origine et modernisation fonctionnelle. Une meilleure lisibilité est rendue au parc par la réfection des allées et la restauration du peuplement arboré. Parallèlement, les premières réflexions apportées par le schéma directeur de l'agence Reichen et Robert se concrétisent en 2013 avec la réalisation du plan-guide par le groupement EXP Architectes-Sempervirens Paysagistes-BET ATPI, qui prévoit la restructuration de l'ensemble du site et la création de nouveaux pavillons en bordure du boulevard périphérique, devenue constructible en 2006. La validation de ce plan par l'ensemble des partenaires de la Cité amorce la réalisation d'un projet de développement sans précédent depuis l'après-guerre : la densification du site permettra la création, d'ici à 2017, de 1 700 à 1 800 logements supplémentaires, répondant à la demande croissante d'hébergements et à l'amplification des échanges universitaires. À l'extension de la Maison de l'Inde, livrée à l'automne 2013, succédera la construction de la Maison de l'Île-de-France, modèle de haute qualité environnementale, confiée à l'agence A/NM/A. Au-delà d'une simple extension, la Cité internationale intègre dans son projet une volonté d'améliorer le cadre de vie sans

dégrader les qualités paysagères du site, tout en amplifiant son ouverture sur la proche couronne, en lien avec la Ville de Paris et les communes à vocation scientifique du Val de Bièvre.



# Parcours de visite



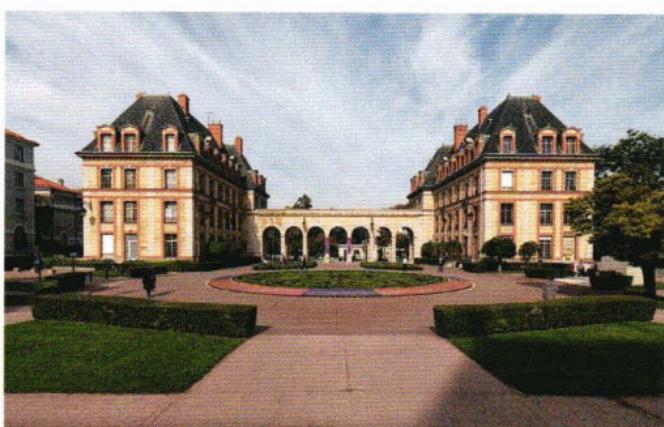
## MAISON INTERNATIONALE ET ZONE HISTORIQUE

Face à la gare du RER, deux pavillons symétriques, reliés par une galerie à arcades, marquent, avec la Maison internationale visible à l'arrière-plan, l'entrée monumentale de la Cité.

Conçue pour être le trait d'union entre les multiples fondations étrangères et françaises, la **Maison internationale** abrite les services communs mis à la disposition des résidents (restaurants, bibliothèque, théâtre, salons de réception, salles de sport, piscine).

Financée grâce aux dons de John D. Rockefeller Jr., elle s'inspire des *International Houses* des universités de New York, Berkeley et Chicago, également dues à la générosité du mécène américain, qui s'investit aussi dans la reconstruction de la France de l'après-guerre (château de Versailles et cathédrale de Reims). À la suite d'un voyage d'étude aux États-Unis, Lucien Bechmann, architecte-conseil de la Cité, dresse en 1928 un

CI-CONTRE  
Le grand salon  
de la Fondation des  
États-Unis en 1935.



À droite, le pavillon administratif relié par une galerie à la Résidence Honnorat (ancien service médical).



La Maison internationale, façade sur le parc. Le béton armé a été employé dans les parties basses de l'édifice et les charpentes en acier, ainsi que la pierre et la brique, dans les parties hautes.





programme-cadre qui permet d'évaluer la mesure de la donation (2 millions de dollars). Après un premier projet de style Louis XIII conforme aux directives de l'Université mais jugé onéreux, il présente quatre études successives d'inspiration Louis XVI, « châteaux de la Loire », puis mixte, comportant trois corps de bâtiments. Ce parti approuvé en janvier 1932 connaît un début d'exécution lorsque John Rockefeller, revenant brusquement sur ses choix, impose en avril 1933 un architecte américain, Jens Fredrick Larson, spécialiste de l'architecture universitaire, qui renoue avec un parti inspiré du château de Fontainebleau. Lucien Bechmann, relégué au poste d'architecte-conseil, signe cependant les deux pavillons d'entrée (administration et service médical), qu'il coiffe de hauts toits d'ardoise plus conformes au style du bâtiment principal. Le choix d'une construction à ossature métallique, indépendante des murs de façade, permet d'accélérer le chantier : la Maison

Le théâtre, rénové en 2004 par les architectes Xavier Fabre, Vincent Speller et Philippe Pumain.

CI-CONTRE  
La salle de lecture de la bibliothèque, située au 2<sup>e</sup> étage, est couverte d'une voûte surbaissée de béton translucide assurant aux lecteurs un éclairage zénithal. Aux deux extrémités de la pièce, des peintures de Degorce célèbrent l'amitié entre les nations et les origines médiévales de l'Université de Paris.

internationale est inaugurée fin 1936. Composée comme un véritable château, elle en possède tous les attributs : cour d'honneur, escaliers monumetaux – celui de la façade sud, en fer à cheval, est remplacé par une grande terrasse au début des années 2000 –, corps principal avec pavillon central en saillie et ailes en retour.

Institué en mémoire de Charles-Louis Dreyfus grâce à une donation faite par sa veuve en 1930, l'ancien dispensaire de la Cité occupait le pavillon de droite (vu de la galerie de liaison). Traité par Lucien Bechmann dans le même esprit que la Maison internationale, il présente de hautes toitures, des lucarnes et des cheminées « à la française » couronnant une élévation brique et pierre. Après la construction d'un vaste hôpital sur le terrain du dépôt de la Remonte, de l'autre côté du boulevard Jourdan (à l'emplacement de l'actuel Institut mutualiste Montsouris), il est converti en 1965 en **Résidence André Honnorat** – sur les plans de l'architecte François Girard, du cabinet Bechmann –, offrant 46 chambres, d'abord réservées aux étudiantes réparties jusqu'alors dans les quelques maisons mixtes de la Cité.

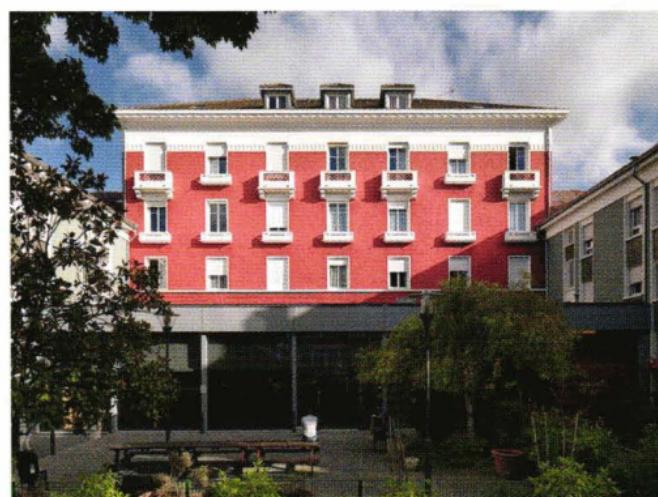
*Partant de la cour d'honneur, à droite du parterre de buis, l'avenue Rockefeller conduit au périmètre « historique » de la Cité et aux toutes premières fondations construites dans les années 1920.*

Inaugurée en juin 1928, la **Fondation Argentine** est créée à l'initiative de l'Institut de l'Université de Paris à Buenos-Aires et d'une institution correspondante à Paris. Elle se compose de deux pavillons séparés par un patio, que relie une galerie couverte : l'un des pavillons, de 50 chambres, est construit par les architectes René Bétourné et Léon

Les deux pavillons de la Fondation Argentine, vus du nord-est. Au rez-de-chaussée du bâtiment principal, un auvent en tuiles canal protège le porche d'entrée à colonnes.



Fagnen grâce à une donation d’Otto S. Bemberg, industriel argentin d’origine allemande; l’autre pavillon, de 25 chambres, œuvre de l’architecte et décorateur Tito Saubidet, est financé par le gouvernement argentin. L’architecture du bâtiment principal rappelle les vieilles *estancias* de la pampa et les habitations traditionnelles de Tucuman. Les murs du grand salon de style Art déco, considéré comme l’un des plus luxueux de la Cité, étaient ornés de fresques « typiquement argentines » de T. Saubidet, représentant des gauchos dans la pampa.



*La Maison des étudiants canadiens, façade sur le parc. En 2005, le ravalement de l’édifice a été l’occasion d’affirmer la différenciation des corps de bâtiments : le bloc central est peint en rouge et les ailes perpendiculaires en vert.*

Grâce à Philippe Roy, son représentant à Paris, le **Canada** est le premier pays étranger à s’investir, dans la Cité universitaire, aux côtés de la France. Dès 1921, le haut-commissaire parvient à intéresser Joseph-Marcelin Wilson, sénateur de Montréal et philanthrope, à la création d’un foyer pour les étudiants canadiens toujours plus nombreux à venir terminer leurs études à Paris. La donation Wilson permet l’ouverture en 1926 d’un bâtiment de 50 chambres – réalisé par le Français Émile Thomas et le Canadien Georges Vanier –, auquel des balcons ajourés de tuiles écailles et des ailes basses traitées en pergolas donnaient un aspect méditerranéen. En 1968, sa capacité a été portée à 105 chambres par l’adjonction de deux ailes tournées vers l’intérieur du parc.

Face à la Maison des étudiants canadiens, la **Fondation Victor Lyon** porte le nom du mécène – homme d’affaires et collectionneur d’art – qui l’a intégralement financée en mémoire de sa femme Hélène Loeb. Inaugurée le 29 juin 1950, elle est l’œuvre de Lucien Bechmann, un quart de siècle après la Fondation Deutsch de la Meurthe, dont elle reprend le motif de la tourelle d’escalier hors œuvre. Au pittoresque des années 1920



*Fondation Victor Lyon.  
La pente du terrain  
est rattrapée par  
un soubassement  
de pierre qui intègre  
le rez-de-chaussée  
de la façade nord.*

succède ainsi le modernisme dépouillé du toit-terrasse et des fenêtres en bandeau, auquel le contraste de la brique rouge et de la pierre blanche ajoute une touche de couleur. Le grand salon qui ouvre sur un jardin extérieur aménagé en lieu de détente comporte une peinture de Jean Dries.

Élément fondateur de la Cité universitaire, la **Fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe** se présente comme un « hameau-jardin » conçu pour offrir aux étudiants, dans la tradition hygiéniste du XIX<sup>e</sup> siècle, des logements clairs et aérés, épars dans un jardin et dotés de structures communautaires. Initialement traité dans un style régionaliste, le projet définitif de Lucien Bechmann se conforme au dispositif du « quadrangle académique » typique des collèges anglais. L'ensemble s'articule en sept pavillons disposés symétriquement autour d'un espace vert central. Six d'entre eux sont affectés à l'hébergement, dont un réservé aux étudiantes. Dans un souci d'intimité, leur distribution intérieure s'organise en petites unités de 18 à 24 chambres desservies par une entrée et une cage d'escalier indépendantes. Dans l'axe de l'entrée, le pavillon central, « maison commune » flanquée d'un beffroi, regroupe les services généraux (administration, grand salon de styles néogothique et normand, salon de musique décoré par le peintre Maurice Guy-Loë, salles de lecture et de sport). Des éléments inspirés de l'architecture médiévale (pignons à fortes pentes, tourelles) donnent aux

*La Fondation Deutsch de la Meurthe, côté parc. La façade sud du pavillon central se compose d'un pignon fronton, traité en mur-verrière, accolé de deux tourelles hors œuvre.*



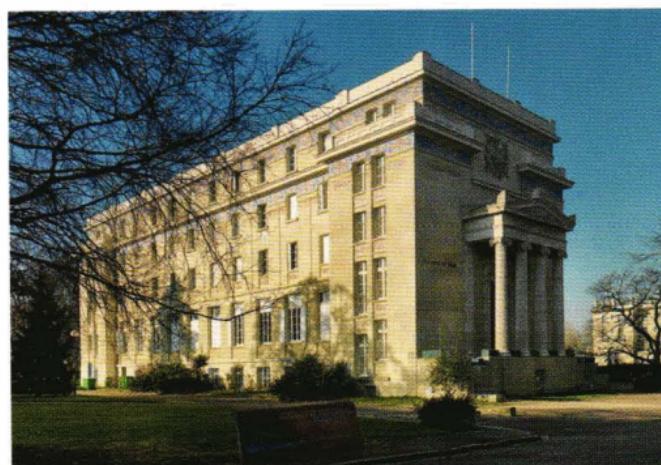
façades de brique et pierre leur caractère monumental. Conçue comme l'archétype des futures résidences de la Cité, mais trop consommatrice d'espace, la Fondation Deutsch restera finalement l'exemple d'une réussite sans lendemain. Inscrite au titre des Monuments historiques le 18 mai 1998, elle fait l'objet depuis 2005 d'une réhabilitation par tranches qui vise notamment à diversifier les espaces de résidence par la création de studios et d'appartements pour chercheurs.

DOUBLE PAGE SUIVANTE  
Le jardin intérieur de  
la Fondation Deutsch  
de la Meurthe.

## PARC OUEST

À l'extrême ouest de la Fondation, l'aqueduc de la Vanne et l'avenue David-Weill scindent le domaine de la Cité en deux îlots inégaux. En franchissant le terre-plein gazonné qui conduit au réservoir Montsouris et sa voie latérale, on accède à l'îlot ouest, d'une superficie de 7 hectares environ. Il regroupe huit fondations. Laissant à droite la Résidence Lucien Paye et, à gauche, l'ancien « restaurant ouest », fermé dans les années 1990, on accède à une vaste esplanade ornée de parterres réguliers, séparée des équipements sportifs du Parc ouest par une plate-bande gazonnée, bordée d'allées et plantée d'une double rangée d'arbres, face à la Maison des provinces de France.

On rencontre tout d'abord la **Fondation hellénique** construite en 1932 par l'architecte Nicolas Zahos en style néo-grec. L'entrée se trouve sur l'étroite façade pignon, précédée d'un porche en portique ionique, surmonté d'un fronton cantonné d'acrotères. Les quatre étages des façades latérales se répartissent sur trois niveaux : au-dessus d'un sobre soubassement s'élèvent deux niveaux liés par des pilastres, prolongés d'un étage d'attique. Si un simple bandeau couronne le soubassement, le bandeau d'attique et l'entablement supérieur forment une forte saillie qui



La Fondation hellénique, vue du nord-est. Le porche est surmonté d'un bas-relief représentant un phénix.







*Le salon de la Fondation hellénique est divisé en trois travées par des piliers cannelés. Le sol traité en tapis de mosaïque est orné d'un médaillon central figurant un phénix. Sous la corniche, une frise peinte par Pierre Victor Robiquet représente des scènes inspirées des jeux antiques et de la mythologie.*

protège une frise en sgraffite bleu et or portant le nom des grandes figures de l'histoire de la Grèce. Financée par une souscription panhellénique, grâce à l'initiative de l'ambassadeur Nicolas Politis, avec le concours du gouvernement grec, la maison compte à son ouverture 67 chambres. Une rénovation partielle, conduite en 2008 par l'architecte Yannis Tsiomis, lui a redonné tout son lustre.

De l'autre côté de l'espace central, le quadrilatère de la **Fondation Rosa Abreu de Grancher** est dû à Pierre et Rosalia Sanchez Abreu, qui reprennent un projet envisagé dès 1925 par l'Association médicale franco-cubaine en souvenir de leur tante Rosa-Béatrix Grancher, épouse du professeur J.-J. Grancher, lui-même ami et collaborateur de Louis Pasteur. L'architecte Albert Laprade s'est inspiré du style colonial espagnol, avec quelques réminiscences de la cathédrale de La Havane, telles les bornes en forme de « bonnets de coton » bordant l'avant-toit saillant de la terrasse. Sur la façade d'entrée, la porte est encadrée de deux colonnes doriques réunies par un fronton à volutes; de part et d'autre, les avant-corps sont décorés de six écussons aux armes des provinces de l'île. Un fronton curviligne aux armoiries de Cuba sert de liaison entre ces deux avant-corps. Dès son ouverture fin 1932, la « Maison de Cuba » est considérée comme la plus confortable de la Cité universitaire. Ses 70 chambres – dont 20 souscrites par la Fondation nationale pour des étudiants français – disposent toutes d'une salle

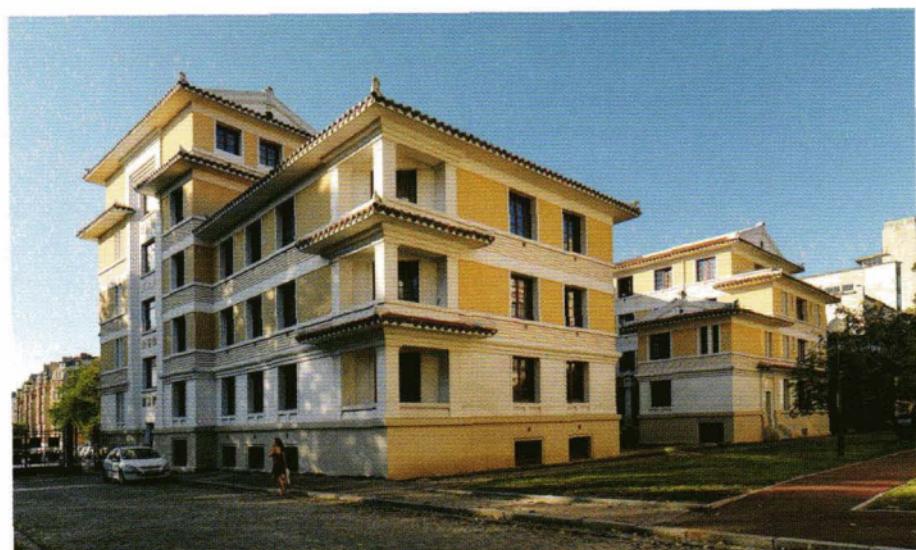


*Fondation Rosa Abreu de Grancher. La façade principale s'ouvre sur l'un des pignons du bâtiment.*

de bains avec baignoire; le mobilier en acajou a été en partie fabriqué à La Havane. À l'issue d'une rénovation complète confiée à l'architecte Eddy Vahanian en 2009, le bâtiment accueille désormais des praticiens étrangers en formation dans le cadre d'un partenariat avec l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris.

La Maison de l'Indochine, devenue **Maison de l'Asie du Sud-Est** en 1972, est née en 1930 de l'initiative d'un comité d'industriels créé à l'instigation du ministère des Colonies pour « aider à la formation intellectuelle de la jeunesse d'Indochine ». Ses architectes Pierre Martin et Maurice Vieu ont su édifier un bâtiment de caractère moderne affirmant clairement ses racines asiatiques.

*Maison de l'Asie du Sud-Est. Les façades sud et est, organisées autour du jardin intérieur.*





*Le décor du grand salon de la Maison de l'Asie du Sud-Est est inspiré des temples et palais du Sud-Est asiatique. Réalisé en staff peint en tons rouge, brun et or, il habille les portes intérieures, les murs, le plafond et les poteaux qui divisent la pièce en trois nefs.*

Des corps de bâtiments de hauteurs diverses, à bandeaux blancs contrastant avec un enduit jaune, se déploient vers l'est autour d'un jardin intérieur. Les réminiscences « annamites » doivent leurs éléments décoratifs à l'habitat traditionnel : large débord des toitures aux angles relevés en « becs de tourterelle », guirlandes et macarons de céramique émaillée et dragon en mosaïque colorée au sommet de la façade nord. Entièrement rénovée en 2007 par les architectes Dominique Pinon et Charlotte Pueyo, la maison dispose de 107 chambres, réservées en priorité à des étudiants de Paristech, ainsi que de 20 studios et de quelques appartements.

Le **Collège néerlandais** (Fondation Juliana) est l'unique réalisation française du grand architecte hollandais Willem-Marinus Dudok influencé par F. L. Wright et le mouvement De Stijl. Un comité d'action créé en 1926 par Frans Vreede, directeur du Centre d'études néerlandaises à Paris, recueille les dons nécessaires à la construction d'un pavillon d'une centaine de chambres; l'apport le plus substantiel est offert par Abraham Preyer, citoyen américain originaire des Pays-Bas, en mémoire de son fils tué sur le front français en 1918. La crise économique retarde l'achèvement du bâtiment qui n'est inauguré qu'en décembre 1938. Plusieurs caractéristiques formelles le rapprochent de l'hôtel de ville d'Hilversum, chef-d'œuvre de Dudok, construit parallèlement : plan organisé autour d'une cour centrale, jeu de volumes emboîtés dans un esprit cubiste et campanile hérité des beffrois médiévaux. Tout décor extérieur est ici exclu au profit du seul jeu des masses articulées. Derrière l'entrée surmontée d'un auvent, le hall ouvre sur un patio central qui fonctionne comme un puits de lumière. Le grand salon est décoré par Doevel de peintures murales représentant la carte des Pays-Bas et des Indes néerlandaises. Édifice majeur de la modernité architecturale des années 1930, le Collège néerlandais est classé Monument historique depuis mars 2005. Sa restauration conduite avec le concours d'un comité scientifique franco-néerlandais et la participation financière de la Région Île-de-France s'achèvera en 2014.

*Collège néerlandais,  
façade est.*





*Maison des étudiants arméniens. Le volume simple et massif du bâtiment, posé sur un double soubassement et surmonté d'un étage d'attique, se prolonge par la saillie d'un avant-corps latéral couronné d'un pignon triangulaire, écho en abyme de celui du porche de l'entrée.*

La **Maison des étudiants arméniens** (Fondation Marie Nubar) est fondée en 1928 par le diplomate et philanthrope Boghos Nubar Pacha, soucieux de favoriser l'émergence d'une nouvelle élite pour assurer la renaissance de son peuple victime du génocide de 1915. À sa demande, l'architecte Léon Nafilyan conçoit un édifice rappelant « le style national arménien » : la sculpture monumentale soulignant la modénature des façades (aux motifs géométriques, floraux et animaliers) est une réminiscence, presque une citation, du répertoire des sanctuaires de l'Arménie médiévale. Le soin porté aux parements réalisés en pierre de tonalités diverses (sur une ossature de béton armé) est caractéristique de l'architecture traditionnelle arménienne, comme les arcatures en plein cintre encadrant les baies doubles à colonnettes jumelées filant sur trois étages.

La **Maison des provinces de France**, l'une des plus vastes de la Cité, est née de la libéralité initiale d'un Français de Mulhouse désireux de rester anonyme, qui intéressa à son projet l'Américain Murry Guggenheim. Il s'agissait alors de loger à la Cité des étudiants alsaciens (redevenus français en 1918). Grâce au soutien des départements, des municipalités et des chambres de commerce qui permet d'envisager la réalisation de 320 chambres au lieu des 200 initialement prévues, le projet est élargi aux étudiants de toute la France, avec pour les Alsaciens un droit de priorité sur 75 chambres. Construit en 1933 par Armand Guérritte, architecte en chef du château de Versailles, le bâtiment de sept étages a la forme d'un U dont les ailes encadrent

un corps bas en saillie (espace de l'administration), lui-même flanqué des arcades de deux patios agrémentés de fontaines décoratives. Les façades sont traitées en deux tonalités de briques rouges et safran, évoquant celles des habitations à bon marché (HBM) édifiées sur l'emprise des anciennes fortifications. Les frontons des lucarnes portent les armoiries des 36 anciennes provinces françaises. Au rez-de-chaussée du bâtiment, desservie par une large galerie, une enfilade de salons aux décors « régionalistes » (alsacien, provençal, normand...) donnait aux étudiants « l'impression de rester en contact avec leur terre natale ». Une réhabilitation complète a eu lieu en 2003 sous la direction de l'architecte Daniel Kahane.

DE HAUT EN BAS  
*Maison des provinces de France. L'« effet caserne » a été évité grâce à l'emploi de briques de tonalités différentes.*

*Un des deux patios qui encadrent l'avant-corps en saillie dans la cour centrale.*



*Maison de Monaco,  
vue du sud-ouest.  
Le soubassement  
est prolongé sur  
chaque pignon  
d'une extension  
traitée en terrasse.*



La Maison des provinces de France est reliée par une galerie couverte à la **Maison de Monaco**, comme à celle des étudiants arméniens. Dès 1927, le prince Pierre fait étudier des plans pour un pavillon monégasque autonome, mais le parti d'une structure d'une vingtaine de chambres s'avérant difficilement viable, la principauté envisage une réalisation partagée (avec la Colombie et le Venezuela, puis avec la Suisse ou le Danemark). Grâce à l'apport d'une souscription publique et au concours de la Fondation nationale, l'accord se fait en 1932 sur une capacité de 78 chambres, dont 25 réservées aux étudiants de Monaco. Inauguré en 1937, le bâtiment est l'œuvre de l'architecte monégasque Julien Médecin. Ses façades en pierre lisse appareillée, au-dessus d'un rez-de-chaussée en bossage, sont d'une ordonnance classique inspirée des palais de la Renaissance italienne et de l'architecture monégasque. L'entrée s'effectue par un portail à colonnes qui porte les armes de la principauté sculptées par Jean Boucher.

Dès 1946, la direction de l'Enseignement du gouvernement tunisien – alors sous protectorat français – envisage de loger à la Cité l'élite des « étudiants tunisiens ou français nés en Tunisie ». L'acte de donation est signé deux ans plus tard. Conçue par l'architecte Jean Sebag, la **Maison de la Tunisie** est inaugurée en avril 1953. Elle se compose de deux ailes en équerre précédées d'une cour-patio plantée d'arbres. Les façades en pierre sont régulièrement percées de larges fenêtres. L'équipement intérieur et le mobilier sont



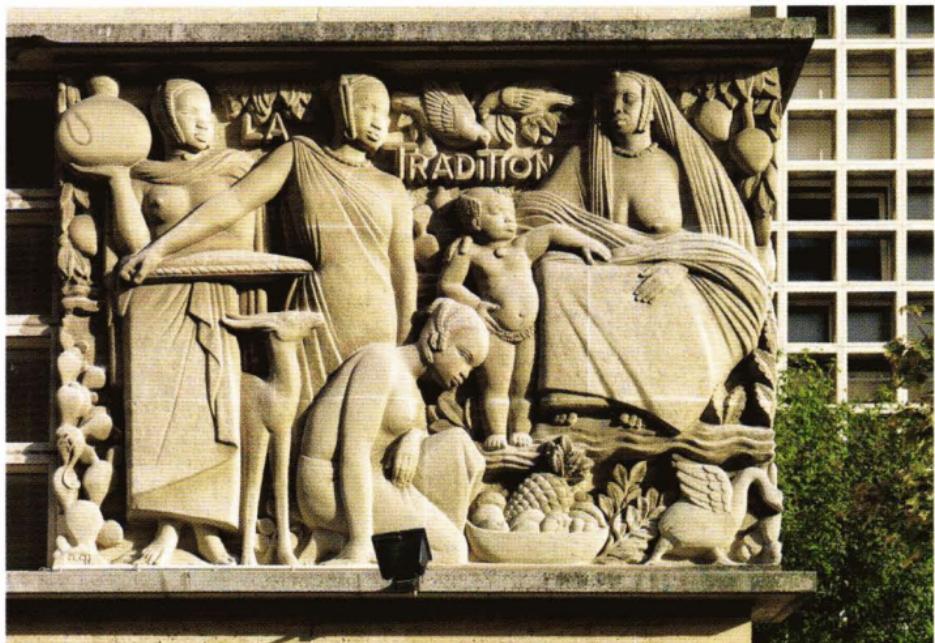
*Maison de la Tunisie.  
L'élévation de la  
façade nord est  
interrompue par la  
verrière de la cage  
d'escalier, à ossature  
métallique sortie  
des ateliers de Jean  
Prouvé, et montant  
de fond en comble.*

réalisés par Jean Prouvé, aidé de décorateurs issus du Groupe Espace (autour de Marcel Gascoin, Alain Richard, Pierre Faucheux, Sarfati, Georges Folmer et Charlotte Perriand), qui étudient aussi la polychromie des chambres. Celles-ci, au nombre de 126, sont portées à 199 par l'extension de l'aile est dans les années 1980. En 2010, la maison est entièrement réhabilitée par l'architecte tunisien Karim Berrached.

La **Résidence Lucien Paye** est, avec la Maison de la Tunisie, la seule construction édifiée dans le Parc ouest après la Seconde Guerre mondiale. Inaugurée en 1951 sous le nom de Maison de la France d'outre-mer, elle est destinée aux étudiants originaires des territoires de l'Union française, ainsi qu'aux Français, fils de colons ou de fonctionnaires – puis, après la décolonisation, aux ressortissants des pays d'Afrique noire. Les travaux sont confiés à l'architecte Albert Laprade, associé à Jean Vernon et Bruno Philippe. Longue barre interrompue à ses deux tiers par un avant-corps, le bâtiment intègre des éléments d'inspiration



*Résidence Lucien  
Paye, façade ouest.*



Résidence Lucien Paye. Un des deux bas-reliefs d'Anna Quinquaud situés aux extrémités de l'avant-corps : La Tradition.



Détail de la tapisserie d'Aubusson de la salle des fêtes, sur des cartons de Roger Bezombes.

CI-CONTRE, EN HAUT  
La façade arrière de la première Maison des élèves ingénieurs Arts et Métiers s'étage sur deux ailes en gradin et donne sur un jardin régulier.

classique et de l'architecture des années 1930, comme le fort décrochement du volume d'entrée ou le découpage horizontal des façades. Celles-ci, en pierre de taille, sont rythmées par l'alternance régulière de fenêtres en bandeaux, encadrées de trumeaux ébrasés, et de pans de murs aveugles. Le décor sculpté (bas-reliefs d'Anna Quinquaud et piliers de Pierre Meauzé) enrichit la façade principale de scènes inspirées de la mythologie africaine.

## PARC SUD

En traversant à nouveau l'avenue David-Weill pour revenir dans le secteur est, on rejoint l'allée qui borde la Fondation Deutsch de la Meurthe, puis, en tournant à droite au premier carrefour, après les tennis, on atteint le secteur sud de la Cité. Ici les maisons correspondent à la dernière phase de construction, de 1950 à 1969. Elles sont disposées le long du boulevard périphérique dans la zone, désormais constructible, qui sera affectée à la création de nouveaux pavillons.

La **Maison des élèves ingénieurs Arts et Métiers** se compose de deux bâtiments séparés par le boulevard périphérique. Le premier, inauguré en 1950, avant l'ouverture de la voie rapide, est financé par une donation de la Société des anciens élèves, complétée par la direction des Enseignements techniques, pour accueillir les étudiants de la nouvelle année terminale de l'École (ENSAM) du 13<sup>e</sup> arrondissement. Construit par Urbain Cassan, Max Bourgoin et Georges Paul, il dresse sept étages de gradins tournés vers le sud. Le doublement des effectifs entraîne onze ans plus



tard la construction d'une annexe en bordure du parc, reliée par une passerelle au bâtiment principal. Conçue également en dalles de béton sur une ossature apparente, elle comporte en sous-sol une salle de sport éclairée par une cour anglaise.

*Le hall, orné d'une grande peinture réalisée par René Demeurisse.*

La **Fondation Avicenne** (ex-Maison de l'Iran) est le dernier bâtiment construit à la Cité internationale. Huit ans séparent la première étude, dressée par deux architectes iraniens (1961), de l'inauguration en 1969. Refusé par les autorités françaises, le projet de Moshen Foroughi et Heydar Ghiaï est repris par André Bloc, fondateur de la revue *Architecture d'aujourd'hui*, et Claude Parent, qui ont construit ensemble une villa au cap d'Antibes, point de départ de leurs réflexions pour le pavillon de l'Iran. La présence en sous-sol de deux carrières sur 22 mètres de profondeur les conduit à choisir un système constructif par suspension : le bâtiment se tient sur trois portiques d'acier hauts de 38 mètres, reliés entre eux par des poutres longitudinales à mi-hauteur et au niveau du toit, débordant en consoles. À cette macrostructure sont suspendus deux blocs d'habitation, séparés par un étage en retrait réservé au logement du directeur. Un escalier extérieur composé de deux volées en vis inversées dessert tous les étages de la façade ouest ; celle-ci, comme les pignons, est presque aveugle pour atténuer les nuisances sonores du boulevard périphérique. Les 100 chambres sont éclairées de larges baies donnant sur les coursives de la façade est. Fermé en 2007 en raison de sa dégradation, le bâtiment fait l'objet d'une étude de réhabilitation conduite par l'agence Béguin et Macchini.



*Fondation Avicenne, façade est et pignon nord. Depuis le printemps 2013, le Centre de valorisation du patrimoine de la Cité, L'Oblique, occupe le bâtiment indépendant du rez-de-chaussée.*



*Fondation de l'Allemagne (Maison Heinrich Heine). De part et d'autre de deux pavillons en rez-de-chaussée se dresse la masse du pignon aveugle du bâtiment principal.*

Inaugurée en 1956, la **Fondation de l'Allemagne** (Maison Heinrich Heine) est la première représentation officielle de l'Allemagne dans la France de l'après-guerre. Des contacts avaient été établis dès 1927 et, dix ans plus tard, Albert Speer, l'architecte d'Hitler, avait visité la Cité universitaire à l'occasion de l'Exposition internationale de Paris, mais l'administration de la Cité refusa toute proposition émanant du gouvernement national-socialiste. Le projet reprend corps en 1952, lorsqu'un comité d'universitaires allemands charge August Rucker, professeur à l'université de Munich, d'organiser un concours d'architectes. Le lauréat est Johannes Krahn, qui s'est illustré après 1945 dans la construction de bâtiments officiels. La résidence, qui associe le béton, le verre et l'acier, se distingue par sa transparence et sa sobriété; de part et d'autre de l'entrée, située sur le pignon d'une barre de quatre étages d'une capacité de 100 chambres, deux salles « enveloppées » de verre abritent la bibliothèque et la salle des fêtes.

Une donation du gouvernement royal khmer permet, en 1950, la construction d'une **Maison du Cambodge** destinée aux étudiants de ce pays hébergés jusqu'alors à la Maison de l'Indochine. Elle est inaugurée en 1957, quatre ans après l'indépendance du Cambodge. Sur un plan en U qui dégage un patio orienté au sud, le bâtiment, construit par Alfred Audoul, emprunte des

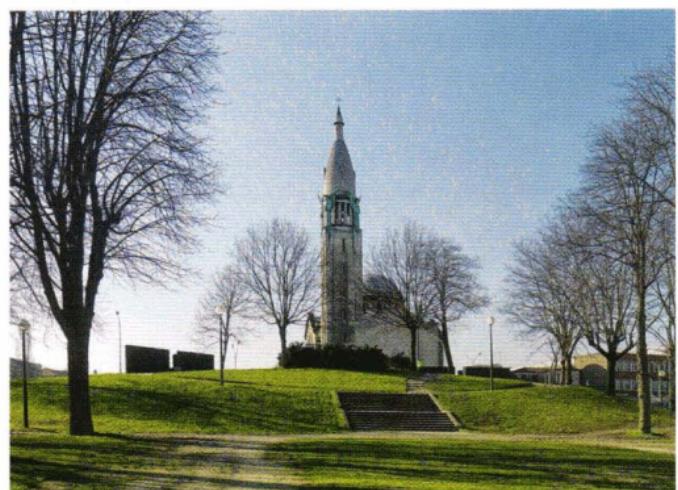


*Maison du Cambodge, façade nord.*

éléments structurels et décoratifs à l'architecture des temples khmers, tels le haut soubassement à ressauts et la figure du dieu singe Anuman qui monte la garde devant l'entrée. Fermée en 1973 à la suite de violents affrontements politiques, la maison reste à l'abandon pendant trois décennies puis fait l'objet d'un vaste programme de réhabilitation qui permet sa réouverture en 2004. Les travaux conduits par l'architecte Patrick Magendie augmentent sa capacité d'accueil (221 chambres au lieu de 150) et la dotent d'une dizaine de studios de musique destinés à des professionnels.

*Face à la Maison du Cambodge se déploie le «tapis vert» de la grande pelouse dans l'axe de la Maison internationale. Ancien terrain de football qui offre une perspective monumentale sur le bâtiment, il se prolonge au sud par une butte aménagée lors des remaniements du parc liés à la construction du boulevard périphérique. À l'arrière se dresse le clocher de l'église du Sacré-Cœur de Gentilly. Une seconde passerelle, dite «du Cambodge», relie ici le domaine de la Cité à la commune de Gentilly.*

L'église du Sacré-Cœur de Gentilly est construite entre 1933 et 1936 par l'architecte Pierre Paquet, en «style romano-byzantin», sur une ossature de béton armé recouverte de calcaire de Saint-Maximin. Destinée aux étudiants de la Cité universitaire, elle est affectée en 1979 à la communauté portugaise de l'agglomération parisienne.



Évoquée déjà en 1937, l'idée d'une **Maison du Liban** est reprise en 1947, quelques années après la fin du protectorat français. Dépourvu de références



*Maison du Liban : la salle des fêtes et, à l'arrière-plan, l'ancienne aile des étudiants de cinq étages.*

«nationales», le bâtiment, dû aux architectes Jean Vernon et Bruno Philippe, se compose de différents volumes articulés autour d'un jardin. L'aile la plus petite, réservée aux étudiantes, associe la pierre – disposée en assises irrégulières – au béton et à des panneaux peints de couleurs primaires. À droite de l'entrée précédée d'un auvent de béton armé, la salle des fêtes occupe un volume autonome égayé par un vitrage coloré.

## LA BORDURE EST DU PARC

*La rue perpendiculaire, face à l'ancien «restaurant sud», conduit à la double allée plantée de tilleuls qui traverse le parc d'est en ouest. En tournant à droite au premier croisement, on se dirige vers la bordure est du parc, le long d'un groupe de maisons construites à deux périodes différentes. À droite, face à la Fondation suisse, le stade d'athlétisme Étienne Dalmasso (stade est), réorienté en 1958 dans un axe est-ouest, se compose d'une piste et d'équipements variés autour d'un terrain de football.*

La **Maison de Norvège** doit le jour à la donation d'un comité norvégien qui recueille des fonds en France et en Norvège. Inaugurée en 1954, elle dispose de 100 chambres. Construite par l'architecte norvégien Reidar Lund, c'est un simple parallélépipède en briques rouges, régulièrement percé de fenêtres rectangulaires, qui évoque la rigueur des architectures scandinaves. L'escalier, demi-hors œuvre, compose comme une abside sur la façade arrière. Entre 2009 et 2010, le pavillon connaît une rénovation importante à visée écologique, due aux architectes Jean-Marc Deram et Olivier Tauvel, et soutenue par la Région Île-de-France.



*Maison de Norvège.  
Le pignon sud  
superpose une  
succession de balcons  
filant sur toute la  
largeur de l'édifice.*

Résidence André de Gouveia, façade sur le parc avec entrée sur l'angle.



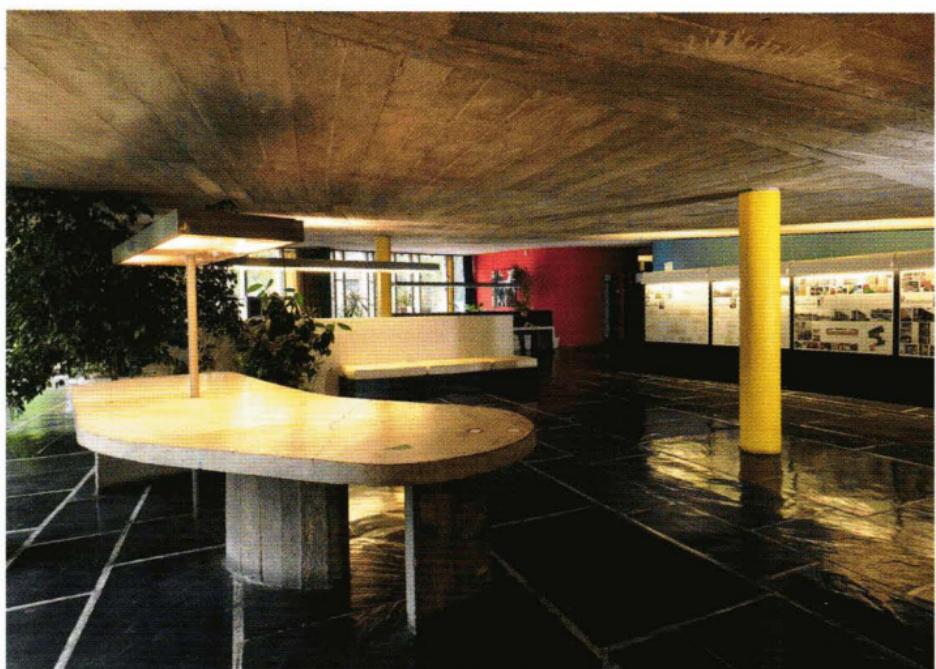
À l'extrémité sud-est du parc, la Maison du Portugal, baptisée en 1972 **Résidence André de Gouveia** (du nom d'un humaniste portugais du XVI<sup>e</sup> siècle, recteur de la Sorbonne), est née d'une initiative de la Fondation Calouste Gulbenkian. L'architecte José Sommer-Ribeiro, assisté d'Henri Crépet, compose l'édifice (inauguré en 1967) de deux bâtiments articulés autour d'un noyau commun (rez-de-chaussée et rez-de-jardin). En 2006-2007, une réhabilitation porte sa capacité de 110 à 169 chambres. Les architectes Vincent Perreira et Antonio Virga transforment également l'extérieur du bâtiment : les façades sont peintes en gris et enveloppées, en partie basse, d'une tôle perforée de teinte dorée, qui reprend le motif lusitanien des *calçadas* (dalles de mosaïque). Le hall restructuré est ouvert sur l'extérieur par de grands vitrages.

En 1952, le gouvernement brésilien commande à Lucio Costa, l'un des architectes de la nouvelle capitale, Brasilia, la réalisation d'un pavillon de 90 chambres à la Cité internationale. Correspondant privilégié de Le Corbusier, Costa confie à celui-ci le soin de développer l'esquisse élaborée à Rio, qui reprend d'ailleurs le parti du pavillon suisse (une barre posée sur des pilotis). Le Corbusier, assisté d'André Wogensky, donne à l'ensemble un caractère « brutaliste », dans l'esprit de ses réalisations de l'époque. Ces changements ne sont pas du goût de Costa, qui accepte les plans, mais refusera la paternité du bâtiment. Inaugurée en juin 1959, la **Maison du Brésil**, l'un des joyaux de la Cité internationale, est inscrite au titre des Monuments historiques depuis 1985. Reposant sur sept portiques massifs en béton, le bâtiment se compose d'une barre d'habitation de cinq étages dont la façade est (celle des chambres, sur l'avenue Pierre de Coubertin) est traitée en



*Maison du Brésil.  
La façade ouest (celle des services) intercale selon une composition tripartite, entre deux élévations presque aveugles, une travée vitrée soulignée par des balcons filants.*

*Le hall d'accueil et son mobilier en béton.*



loggias colorées, à la manière des unités d'habitation construites par Le Corbusier à Marseille ou Briey. En rez-de-chaussée, le hall d'accueil, le théâtre et d'autres services occupent un volume bas implanté obliquement sous la barre de logements. La dégradation précoce du bâtiment nécessite en 1999 la mise en œuvre d'un important programme de réhabilitation confié aux architectes Bernard Bauchet et Hubert Rio, sous le contrôle conjoint de la Fondation Le Corbusier et du ministère de la Culture.

L'acte de donation de la **Maison de l'Inde** est signé en janvier 1960 sous l'égide du ministre de la Recherche scientifique et des Affaires culturelles Humayun Kabir. Le bâtiment, construit par les architectes indiens J. M. Benjamin et H. R. Laroja, secondés par le Français Gaston Leclaire, forme une barre de six étages dont l'ossature de béton structure la façade. Des panneaux préfabriqués en

*Maison de l'Inde.  
Les pignons sont  
revêtus de carreaux  
de grès cérame  
violets.*



**CI-CONTRE**  
*Le petit salon,  
chef-d'œuvre de  
l'artisanat marocain,  
est créé lors de la  
première rénovation  
de la maison en  
1982. Son décor de  
céramique et de stuc  
ciselé ainsi que son  
plafond peint sont  
l'œuvre d'artisans  
venus spécialement  
de la ville de Fès.*

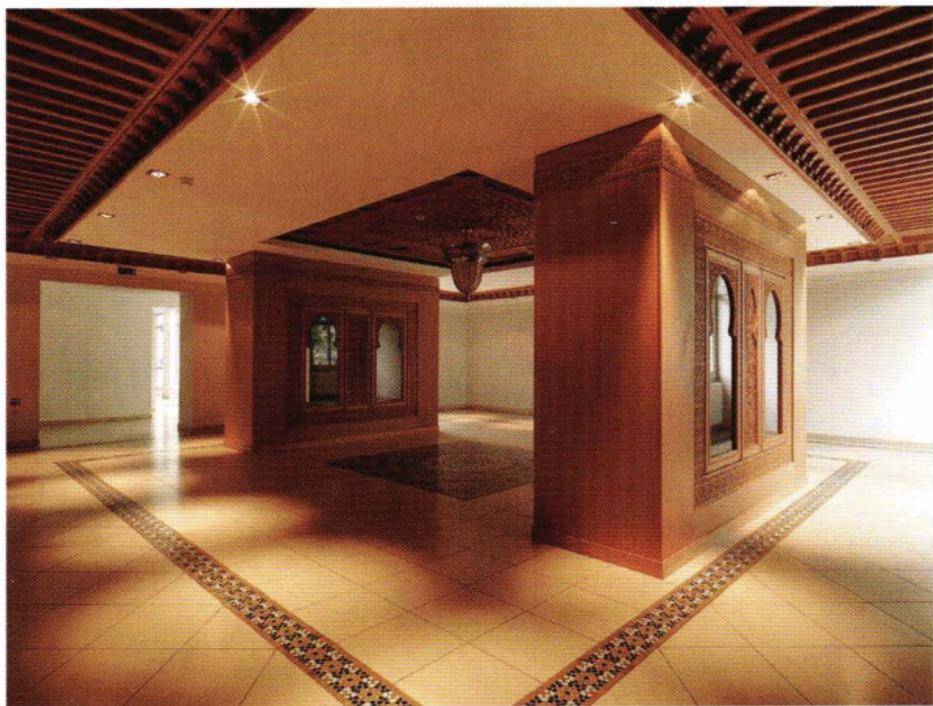
**CI-DESSOUS**  
*Maison du Maroc,  
le corps principal et  
l'aile basse qui abrite  
la salle de réunion.*

briques rouges y alternent avec des huisseries standardisées et des balconnets recouverts de mosaïque verte. Un avant-corps en saillie sur la façade principale abrite une salle de conférences et de spectacle. Une extension à noyau de béton et structure de bois à hautes performances énergétiques, conçue par l'agence Lipsky+Rollet Architectes et entièrement financée par le gouvernement indien, offrira 72 chambres supplémentaires à l'automne 2013.

Située à l'extrême est de la Cité, la **Maison du Maroc** se compose de deux pavillons distincts. Le premier, d'une capacité de 136 chambres, est financé par l'État marocain, ainsi que l'aile basse qui le relie au bâtiment ouest de 92 chambres construit à ses frais par l'architecte Jean Walter, fondateur au Maroc des mines de Zellidja. Le projet de la Résidence générale – le Maroc est alors sous protectorat français – est réalisé en 1953 par Albert Laprade et ses collaborateurs Jean Vernon et Bruno Philippe; ils conçoivent un bâtiment aux lignes simples, régulièrement percé







*Maison du Maroc.*  
Le hall est  
réaménagé et  
transformé en  
salle d'exposition  
en 2007 par  
l'architecte marocain  
Mohammed Fikri  
Benabdallah.

de fenêtres carrées, auquel seule la toiture de tuiles vertes émaillées donne une note de couleur locale. Celle-ci est accentuée, à l'intérieur de l'édifice, lors des rénovations de 1982, par la création d'un salon marocain et d'un patio andalou. En 2007, une réhabilitation générale a permis de créer, avec la bibliothèque, la salle polyvalente et le hall d'exposition, un pôle culturel accessible au public.

Fondée en 1956 par le ministère de l'Agriculture, la **Maison des industries agricoles et alimentaires** accueille les élèves ingénieurs de l'école nationale supérieure du même nom (ENSIA), devenue aujourd'hui AgroParisTech. Œuvre des architectes Francis Thieulin et Xavier de Vigan, elle se compose de deux ailes en enfilade, animées par la couleur rose de la ligne horizontale du soubassement et de celle, verticale, de la cage d'escalier. Le hall très lumineux est orné d'une fresque d'inspiration cubiste rappelant le thème de l'industrie.



*Maison des  
industries agricoles  
et alimentaires,  
façade ouest.*

Interrompu par les événements politiques et la guerre, le projet de création d'une **Maison de l'Italie** reprend corps en 1951 grâce à l'initiative d'un « Comité pour la maison italienne de l'étudiant à Paris », qui lance une souscription publique (auprès des industriels lombards, du Rotary Club milanais...) complétée à 50 % par le gouvernement italien. Le bâtiment, signé Piero Portaluppi, doyen de l'École d'architecture de Milan, est inauguré en janvier 1958. Dans une composition caractéristique du rationalisme italien, l'architecte intègre des éléments de remploi, tels un portail du XV<sup>e</sup> siècle, une fenêtre de l'école romane de l'Italie centrale ou les colonnes de marbre polychrome de la loggia à arcades du rez-de-chaussée. Des fragments antiques placés devant la maison évoquent par ailleurs l'ambiance des villas romaines.



*Maison de l'Italie. Un grand fronton couronne le corps d'entrée et sa porte Renaissance provenant du palais Piantanida à Milan, détruit en 1949.*

## LA RUE BASSE

*En tournant à gauche en direction de la Maison internationale, on accède par la rue basse à un ensemble compact de pavillons construits dans les années 1930 (à l'exception de la Maison du Mexique), disposés parallèlement au boulevard Jourdan.*

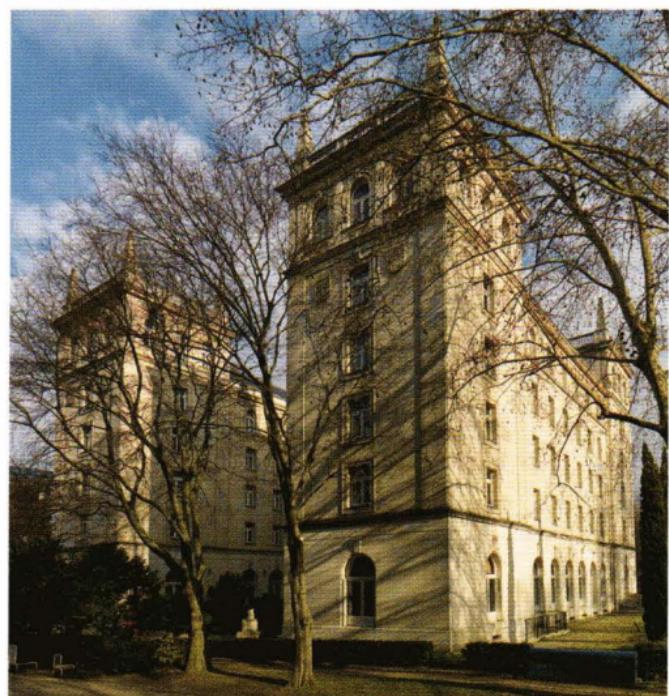
Crée avec des subventions du ministère de l'Agriculture, la Fondation de l'Institut national agronomique, devenue depuis 2007 **Maison internationale AgroParisTech (MINA)**, est inaugurée en octobre 1928 puis agrandie et achevée à la fin de l'année suivante. Son architecte, René Patouillard-Demoriane, grand prix



*Maison internationale AgroParisTech (MINA). Elle a été entièrement rénovée en 2008 par l'architecte Hervé Pellereau de l'agence Archisens.*

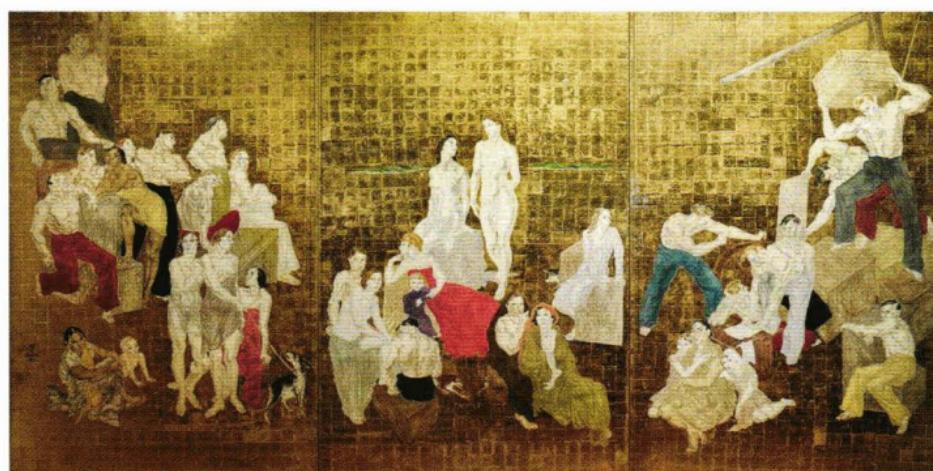
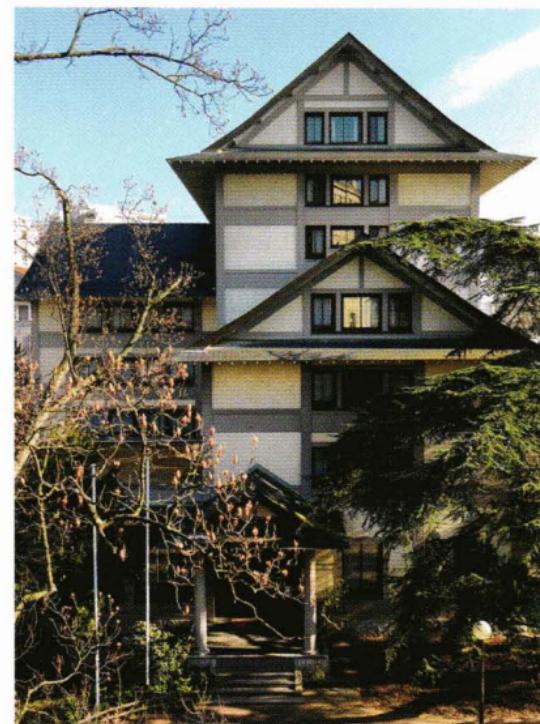
de Rome, a construit avant la Première Guerre mondiale le bâtiment de l'Institut agronomique, rue Claude Bernard, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement. Disposée en U, la fondation, qui s'élève sur cinq étages, égayés par un parement en briques jaunes et le jeu des toitures d'ardoise sommées d'un clocheton, est précédée d'une cour d'honneur formant jardin qu'anime le groupe *Aux champs* du sculpteur Émile Guillaume.

Le projet de création d'un **Collège d'Espagne** se concrétise en 1927 avec la signature d'un acte de donation par le roi Alphonse XIII à l'issue de nombreuses initiatives, parfois concurrentes tant du côté français qu'espagnol. Les plans du pavillon sont dressés par Modesto Lopez Otero, architecte en chef de la Cité universitaire de Madrid. Son style classique s'inspire des anciennes universités espagnoles, celles d'Alcalá ou de Salamanque, ainsi que, dans cette ville, du palais de Monterrey, propriété du duc d'Albe, président du Comité de rapprochement hispano-français. Construit en pierre de taille, il a la forme d'un H dont les ailes parallèles, de quatre étages, se terminent par des avant-corps plus élevés, dont les terrasses à balustres sont ponctuées aux angles de pinacles. Inauguré en 1935, le Collège connaît une histoire mouvementée en raison de la guerre civile espagnole et de la période franquiste, est occupé en 1968 puis victime d'un incendie et fermé. Il ne rouvre ses portes qu'en 1987 après d'importants travaux de restauration et de modernisation.



Collège d'Espagne,  
façades ouest et sud.

La **Maison du Japon** est entièrement créée grâce à la donation de Jihei Satsuma, riche industriel japonais, et de son fils Jirohachi. Conseillé par Paul Claudel, ambassadeur de France au Japon, qui s'est profondément impliqué dans la création de la Maison franco-japonaise de Tokyo, ce dernier confie à son ami Pierre Sardou, architecte en chef des Monuments historiques, le soin de construire à la Cité un pavillon de 60 chambres, inauguré en 1929. Il se fractionne en blocs de hauteurs différentes,



dont les combles, diversement orientés, possèdent des avant-toits très saillants et des toitures à large débord qui rappellent la silhouette des maisons japonaises. Sur un soubassement de pierres grises disposées en assises irrégulières, les façades laissent apparaître la structure béton, à l'image de la charpente en bois nippone. Le porche d'entrée est orné d'un panneau de bois sculpté représentant le soleil levant, œuvre d'Henri Navarre; à l'intérieur du bâtiment, deux grandes compositions décoratives du peintre Foujita évoquent l'une des *Chevaux*, l'autre *L'Arrivée des Occidentaux au Japon*.

La **Maison des étudiants suédois** doit son existence à l'action de « L'Amitié franco-suédoise » qui recueille des fonds par voie de souscription, avec le concours de la Fondation Wallenberg et du gouvernement suédois. Conçu pour 40 étudiants, l'édifice construit par Peder Clason, architecte à Stockholm, et Germain Debré, est inauguré en

*La Maison du Japon se compose de pavillons de hauteurs différentes (trois, quatre et six étages), qui permettent de tirer le meilleur parti d'un terrain exigu.*

*L'Arrivée des Occidentaux au Japon est une commande de Jirohachi Satsuma au peintre Foujita. Ce grand panneau de 3 x 6 mètres, placé en fond de scène du grand salon, utilise la technique des figures sur fond or employée au début du xvii<sup>e</sup> siècle au Japon.*



*Maison des étudiants suédois. La façade principale s'anime d'un avant-corps qui se prolonge jusqu'au niveau de la toiture.*

1931. Sa sobre silhouette altière fait songer aux manoirs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les façades, revêtues d'un enduit clair à refends, sont coiffées d'un haut toit percé d'œils-de-bœuf; les fenêtres à petit-bois sont placées au nu extérieur du mur à la façon suédoise. L'aménagement intérieur reproduit le décor et l'intimité d'une maison familiale.

Voisine de la Maison du Japon, la **Fondation danoise**, œuvre de l'architecte Kaj Gottlob, est inaugurée en 1932. Elle est due à l'initiative et aux souscriptions d'un comité créé par l'industriel Benny Dessau, président des Brasseries Tuborg, auxquelles s'ajoutent des subventions du gouvernement danois. L'édifice « à la façade correcte, un peu sévère », percé de fenêtres en hauteur encadrées de blanc, est construit en briques mauves provenant du Danemark, avec jointoie horizontal « connu des seuls ouvriers danois ». Latéralement, deux travées saillantes abritant des loggias signalent l'extrémité des couloirs d'accès aux chambres. De grands designers danois, comme Arne Jacobsen et Poul Hennigsen, ont apporté leur concours en créant le mobilier et le luminaire.



*Fondation danoise, façade principale.*

La **Fondation suisse** forme un contraste saisissant avec ses voisines scandinaves. Création marquante du mouvement moderne inaugurée en 1933, elle est l'occasion pour Le Corbusier (associé à Pierre Jeanneret) de mettre en pratique sa théorie des « cinq points d'une architecture nouvelle » : pilotis, plan libre, toit-terrasse, façade libre, fenêtre en bandeau, préfigurant les « Cités radieuses »

construites par l'architecte après la Seconde Guerre mondiale. Réalisé grâce à une subvention du gouvernement fédéral et des souscriptions privées, le bâtiment a une capacité de 50 chambres. Il se présente comme un grand bloc rectangulaire de quatre étages porté par six pilotis de béton armé; au nord, le mur plein (sauf



quelques petites fenêtres éclairant les couloirs) est flanqué d'un module de circulation (escalier, ascenseur) et d'une aile courbe d'un seul niveau (contenant les espaces collectifs), revêtue de meulière. Les chambres, toutes exposées au sud, sont équipées de fenêtres coulissantes horizontales (modifiées en 1957, sous le contrôle de Le Corbusier, pour une meilleure isolation) formant une grande façade de verre. L'aménagement intérieur fait l'objet d'une attention particulière : au fond du hall d'entrée laissé libre, le « salon courbe », dont le mobilier est conçu par Charlotte Perriand, comme celui des chambres, reçoit en 1948 une grande peinture murale, réalisée par Le Corbusier lui-même. Considérée comme l'un des chefs-d'œuvre de la Cité internationale, où elle introduit l'architecture « moderne », la Fondation est classée au titre des Monuments historiques en 1986.

*Fondation suisse :  
la façade sud et  
le pignon revêtu  
de dalles en pierre  
reconstituée.*

*Le salon courbe est  
orné d'une peinture  
murale signée  
Le Corbusier qui  
remplace le mural  
photographique  
de 1933, détruit  
pendant la guerre.*

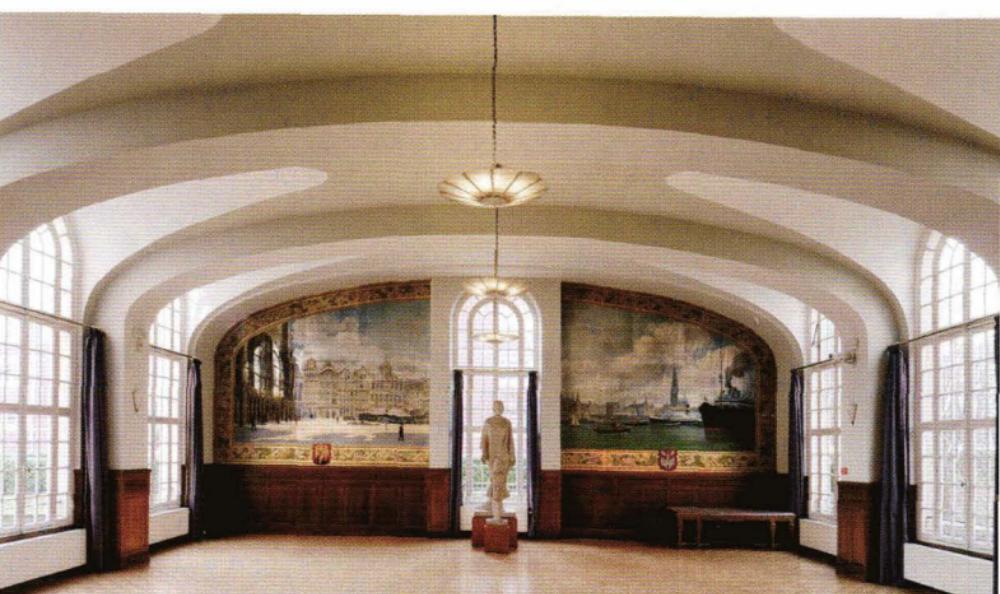
*En revenant sur ses pas à partir du rond-point situé à l'arrière de la Fondation suisse, on arrive après un croisement à la hauteur du pavillon belge, face à celui de l'Institut national agronomique.*

*Fondation Biermans-Lapôtre. L'imposant soubassement en pierre calcaire se développe sur les niveaux du rez-de-chaussée et de l'entresol.*

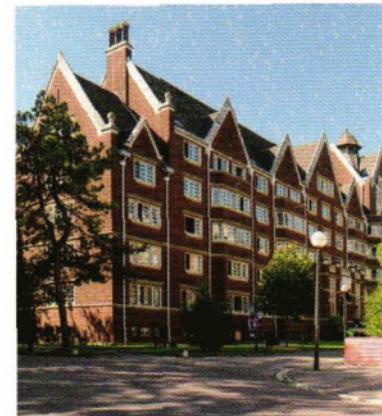


*La salle des fêtes. De vastes dimensions, elle occupe toute l'aile occidentale du bâtiment. Les murs nord et sud sont ornés de fresques de René Gaucher représentant des vues de Bruxelles, Anvers, Liège et Namur. La statue de la reine Astrid est l'œuvre de Raymond Couvègnes.*

La **Fondation Biermans-Lapôtre**, l'une des plus anciennes de la Cité internationale, porte le nom de son créateur Jean Hubert Biermans, originaire du Limbourg hollandais, qui a fait fortune au Canada, et de son épouse Berthe Lapôtre. Un don de 15 millions de francs or consenti en 1924 permet la construction d'un pavillon de 220 chambres en faveur des étudiants belges et luxembourgeois, inauguré en 1927. Son architecte, Armand Guérinne, auteur également de la Maison des provinces de France, conçoit un édifice monumental en forme de double T, inspiré de l'architecture flamande (brique, pignons à redents, tourelles en surplomb) et wallonne (pierre de taille, ardoise). La porte d'entrée est encadrée d'un bas-relief de Marcel Gaumont symbolisant les lettres et les sciences. En 2000, une rénovation importante a été réalisée par la Régie belge des Bâtiments.



Le **Collège franco-britannique** a pour point de départ un legs d'Edward et Helen Nathan, auquel s'ajoutent des fonds recueillis par un comité britannique et une contribution de la Fondation nationale. Inauguré en 1937, il comprend 224 chambres d'étudiants et d'étudiantes réparties en deux groupes nettement séparés. Les architectes Pierre Martin et Maurice Vieu, qui signent aussi le pavillon de l'Indochine, optent pour un style résolument anglais : briques rouge sombre, toitures à forte pente, bow-windows superposés formant avant-corps depuis le sol et hautes souches de cheminées évoquent directement l'architecture des collèges d'outre-Manche. L'effet d'immeuble est évité grâce à une succession de pignons de différentes hauteurs. Disposé selon un plan en U, le bâtiment ouvre au sud son grand jardin intérieur. En 2007, l'intervention de l'architecte Vincent Sabatier a permis d'accroître et de diversifier l'offre de logements, désormais au nombre de 272.



*Collège franco-britannique, façade nord.*



*Maison du Mexique. L'entrée s'aligne sur le pignon nord de l'immeuble des logements étudiants.*

Après plusieurs tentatives durant les années 1920, la création d'une **Maison du Mexique** revient à l'ordre du jour en 1949 grâce à l'action d'un comité présidé par le recteur de l'université de Mexico. Le projet retenu, celui de l'architecte Jorge Medellin et de son frère Roberto, ingénieur, se divise en deux ailes de trois et cinq niveaux, reliées au rez-de-chaussée par une aile basse abritant les services communs. Au centre, un patio arboré semi-ouvert s'orne, depuis 2006, d'une réplique de la « Pierre du Soleil » exhumée sur la place centrale de Mexico en 1790. L'entrée, située sur un pignon du grand bâtiment, est dotée d'un spectaculaire auvent en porte-à-faux. Sur la façade ouest, une frise gravée de 3 mètres de haut célèbre la découverte en 1946 des peintures mayas de Bonampak. Financé par le gouvernement mexicain, le bâtiment, de 90 chambres, est inauguré en 1953.

*Fondation des États-Unis, façade sur le parc.*



*Une des six fresques du grand salon, inscrit au titre des Monuments historiques en 2009 : L'Ancien Régime.*

Les fonds nécessaires à la création d'une **Fondation des États-Unis** sont recueillis dans les années 1920 par un comité américain présidé par le Dr Homer Gage, avec la collaboration d'un comité auxiliaire parisien, soutenu par l'American University Union et l'ambassadeur des États-Unis, M. T. Herrick. Symbole de l'amitié franco-américaine scellée par les combats de la Grande Guerre, le bâtiment, œuvre de l'architecte Pierre Leprince-Ringuet, est inauguré en avril 1930. Il se compose d'un corps central aligné sur le boulevard Jourdan – où se trouve l'entrée, surmontée d'un grand fronton orné de sculptures de Marcel Gaumont – et de deux ailes en retour côté parc. La pierre blanche (bandeaux, portail, entourage des baies) qui alterne avec la brique claire allège l'effet de monumentalité. Dans le grand salon qui ouvre sur le jardin, des fresques peintes par Jean Robert La Montagne Saint-Hubert évoquent l'histoire de France à travers les manifestations de l'art et de la culture.



## Bibliographie

BLANC, Brigitte, *La Fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe*, Parcours du patrimoine n° 354, 2010.

BLANCHON, Bernadette, *La Cité universitaire de Paris, 1919-1940*, mémoire de l'École d'architecture Paris-Villemin, 1991.

DEJEAN, Pascale et alii, *La Cité internationale universitaire de Paris, Architectures paysagées*, Éditions L'œil d'or, 2010.

LE LIÈVRE, Aurore, *Le Parc de la Cité internationale universitaire de Paris (1921-2012), Promenade, repos et sport*, mémoire de master 2, Université Paris I-Panthéon Sorbonne et École nationale d'architecture de Versailles, 2012.

LEM OINE, Bertrand, *La Cité internationale universitaire de Paris*, Éditions Hervas, 1990.

## Remerciements

À Pascale Dejean, Sarah Saighi et Noémie Giard, du Centre de valorisation du patrimoine de la Cité internationale universitaire de Paris.

Aux directeurs et aux personnels des différentes maisons pour leur accueil et leur disponibilité.

À Antoine Le Bas, conservateur en chef du patrimoine, Région Île-de-France.

## Crédits photographiques

© Région Île-de-France, service Patrimoines et Inventaire, Philippe Ayrault, sauf :

Jessica Bonin, p. 38h, 49h, 51h et couverture

Daniel Kalfon, p. 7b, 9b, 11b, 27

© AD Paris, p. 8, 9

© CIUP/DR, p. 2, 3, 6, 17, 20

© AN, p. 5

L'illustration provenant de l'IFA porte la mention SIAF/CAPA, Centre d'archives d'architecture du xx<sup>e</sup> siècle, fonds Lucien Bechmann, p. 6.

**Déjà parus sur la Cité internationale universitaire de Paris dans les collections nationales de l'Inventaire général :**  
Parcours du patrimoine n° 354, *La Fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe*, 2010.

**L'ensemble de la documentation établie est consultable sur les bases de données nationales :**

<http://www.culture.gouv.fr> (rubrique bases de données) :

**Mérimée** (recense le patrimoine monumental français),

**Palissy** (recense le patrimoine mobilier français),

**Mémoire** (regroupe les images concernant ces deux patrimoines)

au **conseil régional d'Île-de-France**,

**Centre de documentation de l'architecture et du patrimoine**

(fonds général et spécialisé sur le patrimoine régional)

115, rue du Bac

75007 Paris

Sur rendez-vous au 01 53 85 78 34

Retrouvez toutes les informations relatives au service Patrimoines et Inventaire sur le site :

<http://www.iledefrance.fr/patrimoines-et-inventaire>

À la Cité internationale universitaire de Paris, le Centre de valorisation du patrimoine (L/Oblique), implanté dans la Fondation Avicenne, permet d'approfondir la visite.

© Somogy éditions d'art, Paris, 2013

© Région Île-de-France, Paris, 2013

© Adagp, Paris, 2013 pour les photographies de Philippe Ayrault

© Adagp, Paris, 2013 pour : Roger Bezombes, p. 38b, Louis Brachet, p. 7b, René Demeurisse, p. 39b, Albert Laprade, p. 31h, 37b et 46b, Le Corbusier, p. 45 et 53, Claude Lévêque, p. 7h, Charlotte Perriand/Jean Prouvé, p. 19h, Anna Quinquaud, p. 38h

ISBN 978-2-7572-0635-5

Dépôt légal : juin 2013

Photogravure : Quat'Coul, Toulouse

Impression : Re-bus (Italie, Union européenne)



La Résidence Honnorat et la Fondation Argentine  
vues du perron de la Maison internationale.



SOMOGY  
ÉDITIONS  
D'ART

Ouvrage réalisé sous la direction de Somogy éditions d'art  
Conception graphique : Dominique Grosmangin, Décalage  
Contribution éditoriale : Carine Merlin  
Fabrication : Michel Brousset, Béatrice Bourgerie  
et Mélanie Le Gros  
Suivi éditorial : Sarah Houssin-Dreyfuss

Créée immédiatement après la Première Guerre mondiale, la Cité internationale universitaire de Paris est un site unique au monde dédié à l'accueil d'étudiants et de chercheurs représentant plus de 130 nationalités. Ses fondateurs, acteurs publics ou mécènes, porteurs d'un idéal humaniste, souhaitaient contribuer à l'entente entre les peuples par le rapprochement des jeunes élites du monde entier. Dans un parc paysager de 34 hectares, ses 37 résidences forment un cadre de vie exceptionnel, réunissant des œuvres représentatives des principaux courants stylistiques du xx<sup>e</sup> siècle, de la modernité la plus inventive au pastiche le plus insolite. Cinq d'entre elles sont protégées au titre des Monuments historiques. Des artistes de renom ont signé des œuvres d'art emblématiques : Foujita, Navarre, Le Corbusier, Guy-Loë... C'est un voyage dépayasant, à la découverte d'un « musée d'architecture en plein air », d'un kaléidoscope de cultures et de nations, qui s'offre à la curiosité du visiteur.



La collection « Parcours du patrimoine »,  
conçue comme un outil de tourisme culturel,  
convie à la découverte des chemins du patrimoine.

978-2-7572-0635-5 9 €



9 782757 206355

